

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

25



A. PIAZZA

Le désert, on en rêve, on y va parfois, certains y vivent. Faute de pouvoir y aller ou d'y vivre, nous avons eu envie de vous en faire rêver. Simple approche de ces lieux mythiques, une manière de vous donner envie d'en savoir plus. Dans ces pages nous vous racontons l'histoire d'une utopie, d'un homme qui voulait créer une mer au désert; nous vous ferons lire les chants d'amour d'un chef touareg pour sa belle du Hoggar. Le rendez-vous d'un général avec son destin vous paraîtra sans doute bien injuste. Notre rubrique Jardin des arts vous permettra de découvrir le talent de dessinateur d'un homme que l'on a plutôt coutume d'appeler l'ermite du Sahara. Nous rencontrerons dans nos Chemins de mémoire les redoutables sauterelles du Sud marocain. Notre dernière page, notre Brève, est un petit clin d'œil au désert, par vents et par mots.

N° 25. Octobre 2000. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient



Espace historique 3

Histoire d'une utopie : la mer saharienne

Roland Paskoff et Pol Troussat

Ecrivain public 14

Chants du Hoggar

Angèle Maraval-Berthoin



Hommes singuliers 19

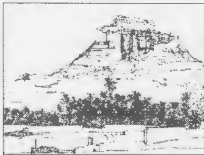
Laperrine, un destin en forme d'avion

Daniel Grevoz

Le jardin des arts 28

Esquisses sahariennes

Charles de Foucauld



Point livres 34

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Les chemins de mémoire 38

Drame du désert : les criquets

Maxime Rousselle



Brève 44

Par vents et par mots, le désert

Edité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél./Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Comité de rédaction : Jeanine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Jean-Claude Léonard, Yves Richardot.

Trésorier : Raymond Albert

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

actif : à partir de 30 F, *bienfaiteur* : à partir de 90 francs, *donateur* : 300 francs

Abonnement à *Mémoire Plurielle* : *adhérent* : 60 F *non adhérent* : 100 F.

Le numéro : 30 F.

Réalisation : F. PAICHER

Impression : Instaprint, à Tours

Commission paritaire : n° 0101G.78541 ISSN : 1284-43221

Histoire d'une utopie : la mer saharienne

Roland Paskoff et Pol Troussel

Avant d'être une utopie, dénoncée par le monde scientifique, la mer saharienne fut un projet fort sérieux, auquel bien des personnalités s'intéressèrent, tel Ferdinand de Lesseps qui soutint longtemps François Roudaire, le promoteur du projet. Voici la véridique histoire du projet de mer saharienne qui agita beaucoup le monde scientifique et le monde politique peu de temps après la guerre de 1870¹.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE



François Roudaire, le promoteur du projet de mer Saharienne.

Le golfe de Gabès sur la côte orientale de la Tunisie – c'est la Petite Syrte des Anciens – et les grandes cuvettes asséchées et salées, ou chotts, du Sahara tuniso-algérien constituent un ensemble géographique original qui n'a cessé d'alimenter mythes et mirages depuis l'Antiquité grecque. Mythes et mirages, à propos d'un lac Triton, qui ont abouti, au siècle dernier, au grandiose projet de créer une «mer saharienne» – une idée reprise, presque telle quelle, dans le dernier roman de Jules Verne, *L'Invasion de la mer*, publié en 1905.

Les premiers voyageurs européens dans la région avaient fait l'amalgame entre les indications de Ptolémée et celles des auteurs arabes concernant ces contrées : pour Ximénès, moine espagnol établi à Tunis au début du XVIII^e siècle afin de négocier le rachat des captifs chrétiens

Suite page 6

1. Roland Pascoff et Pol Troussel, «L'extravagante aventure de la mer Saharienne», *L'Histoire* n° 165.

Mémoire écrite d'une utopie

La Petite Syrte correspond à l'espace compris entre les îles Kerkennah et l'île de Jerba. Elle fut longtemps mal connue des Grecs et des Romains parce que les Phéniciens exerçaient un monopole jaloux sur tout le front de mer situé au sud du « Beau Promontoire » (l'actuel Cap Bon) : toute navigation autre que la leur y était interdite. Aussi était-elle perçue comme un littoral mystérieux – c'était le pays légendaire des Lotophages (les mangeurs de lotus) – et réputé des plus dangereux, non sans raison d'ailleurs si l'on songe à ses hauts-fonds, à ses marées (exceptionnelles en Méditerranée) et à ses tempêtes.

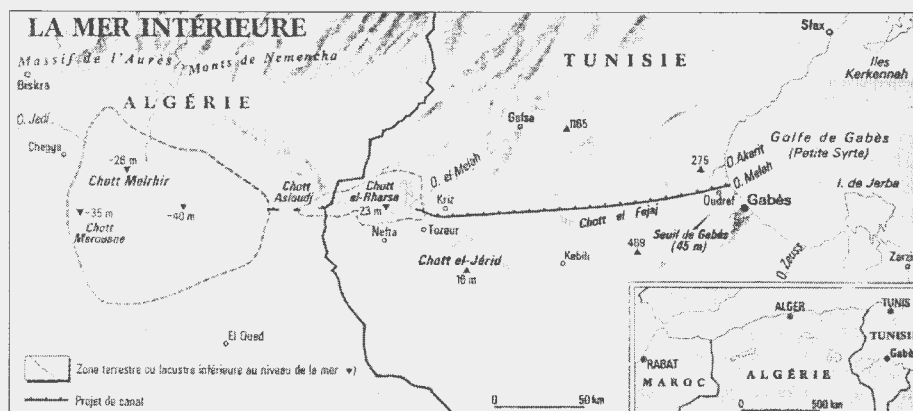
D'où l'émergence d'un espace mythique, que l'on trouve décrit dans des termes identiques, depuis le poète latin Lucain (39-65 ap. J.-C.) jusqu'à l'écrivain français Julien Gracq (né en 1910). « Les Syrtes, alors que la nature donnait au monde sa première forme, semblent avoir été laissées par elle indécisées entre la terre et la mer », écrit Lucain dans La Pharsale. Le « rivage des Syrtes » est une frontière insaisissable entre la terre et la mer ; une frontière hors du temps et de la réalité, lieu propice à tous les naufrages et à tous les enlisements, théâtre idéal de drames où pèse la menace de conflits indéchiffrables.

Après avoir décrit les pays et les peuples de la Lybie du Nord, Hérodote (v. 484-v. 425 av. J.-C.) affirme, dans ses Histoires, que l'expédition des Argonautes s'est échouée dans une baie inconnue des Grecs, sans nommer la Petite Syrte (c'est probablement à Cyrène qu'il a recueilli des informations sur ces rives lointaines). Là, le dieu Triton apparaît à Jason et à ses compagnons, et leur indique un passage pour sortir de ces hauts-fonds. Le Périple de Scyllax, portulan assez confus qu'on peut dater grossièrement entre le IV^e et le I^{er} siècle av. J.-C., décrit à son tour cette côte où se trouve l'île des Hauts-Fonds (Jerba). Il parle de la Petite Syrte et d'un lac du Triton communiquant avec la mer « par un étroit goulet » ; à la marée descendante, les navires ne peuvent plus y pénétrer. Mais le texte est si peu clair qu'il est difficile de savoir si cette description s'applique au fond du golfe de Gabès ou à celui d'Hammet, situé plus au nord sur la côte tunisienne.

D'autres auteurs, plus tardifs, ont évoqué les rives mystérieuses du lac Triton, alors que ces régions étaient incorporées aux provinces romaines d'Afrique. L'écrivain latin Pomponius Mela (I^{er} siècle) parle d'un marais (palus Tritonis) et Ptolémée (v. 90-v. 168) d'un chapelet de lacs (Libye, Pallas, Tritonitis) reliés entre eux par un cours d'eau qui se jette dans la mer au fond de la Syrte, près de Tacape (Gabès). Pour les deux auteurs, ces lacs ou ce marais sont situés « en arrière de la Syrte », c'est-à-dire à l'intérieur des terres.

Or, à l'intérieur des terres, à quelque seize kilomètres seulement du fond du golfe de Gabès, apparaît, sur une grande échelle, un élément du paysage naturel caractéristique des régions semi-arides

du bas Sabara algéro-tunisien : les grands chotts, qui s'étendent d'est en ouest, sur plus de trois cent cinquante kilomètres, jusqu'au pied du massif de l'Aurès et des Nememcha, dans le Sud constantinois. Ces chotts, ou sebkha selon le terme spécifique qui les désigne en arabe, sont improprement représentés sur les atlas comme des lacs aux contours imprécis. En réalité, ce sont des dépressions fermées, dont l'aspect naturel est changeant suivant la saison : recouvertes d'une pellicule d'eau plus ou moins étendue pendant la saison froide, elles s'assèchent en été et leur surface, tapissée d'efflorescences salines, prend alors cette apparence que l'on a comparée à une nappe de métal en fusion ou plus poétiquement à « un tapis de camphre et de cristal ».



Contrairement aux prévisions de Roudaire, tous les chotts ne sont pas d'altitude inférieure au niveau de la mer. Le projet de reconstituer la mer Saharienne par un canal reliant le golfe de Gabès au chott Melrhir était donc chimérique.

De tout temps, les chotts ont déconcerté les voyageurs : les géographes arabes (Al Bakri, Al Tijani) insistent sur les dangers de leur traversée, surtout celle du chott el-Jérid, la « Grande Sebkhia » ou sebkha el-Takmart (« passage difficile »). Dans leurs descriptions, il n'est question que de caravanes englouties sur lesquelles se referment sournoisement des gouffres bourbeux, pour peu que les armées, les marchands ou les pèlerins qui les fréquentent s'écartent des repères en troncs de palmiers balisant les rares passages à travers ces fondrières. D'où l'expression de « lac des Marques » qui désigne le Grand Chott dans les récits des premiers voyageurs européens, notamment Thomas Shaw, chapelain de la factorerie anglaise d'Alger, qui parcourt ces régions au XVIII^e siècle. Alors qu'il était vice-consul à Tunis, Charles Tissot (1828-1884) a donné une narration pittoresque de sa traversée du chott el-Jérid, le 16 mars 1857 : il s'y fait l'écho des mêmes terreurs – auxquelles l'industrie des passeurs locaux n'est peut-être pas entièrement étrangère. Mais il faut dire aussi que Tissot croyait à l'existence d'un lac véritable, recouvert d'une cuirasse de sel.

tombés aux mains des pirates musulmans, comme pour Thomas Shaw, les chotts du Sud de la régence de Tunis n'étaient autres que les lacs mentionnés par Ptolémée, donc reliés à la mer par un cours d'eau.

Allant plus loin, certains savants pensèrent que ces chotts étaient le fond d'un ancien

golfe marin, qui avait été coupé de la Méditerranée par suite d'une modification de la configuration du littoral survenue entre l'époque grecque et l'époque romaine. Le major anglais James Rennell (1742-1830), qui fut le cartographe du Bengale et l'un des fondateurs de la géographie

historique, est le premier à avoir développé cette idée dans un ouvrage publié en 1800, *The Geographical System of Herodotus*. Du rapprochement des témoignages anciens, il tirait la conclusion qu'à l'époque d'Hérodote (V^e siècle av. J.-C.), la baie du Triton était largement ouverte sur la mer; à celle du *Périple de Scyllax* (entre le IV^e siècle et le II^e siècle av. J.-C.), la communication avec la Petite Syrte était devenue précaire; au temps de Mela (I^{er} siècle), elle avait disparu et le Triton n'était plus qu'un lac; à celui de Ptolémée (II^e siècle), les eaux avaient



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Quelques héros de la mission Roudaire. De gauche à droite : l'interprète Laurent Allégo, qui y perdra la vue, François-Elie Roudaire, le docteur Jean-Jules André et Sylvain Dufour.

continué à baisser par évaporation pour se fixer dans les dépressions les plus basses de l'ancien bassin. Enfin, une barre sableuse, charriée par la mer, avait fermé la communication entre ces lacs et le golfe de Gabès. Ce schéma, repris par le grand explorateur saharien Henri Duveyrier (1840-1892) et par Charles Tissot, reçut la caution des sciences de la nature. Quand, vers le milieu du XIX^e siècle, les colonnes militaires françaises débouchent dans le Sahara algérien par le Sud de l'Aurès, géologues (Antoine Virlet d'Aoust) et hydrologues (Ludovic Ville) sont en effet persuadés que le chott Melrhir et le bas Sahara sont situés en dessous du niveau de la mer et représentent le reste d'une mer intérieure disparue, la baie du Triton des Anciens. De là est née l'idée grandiose, développée d'abord par deux journalistes, de *La Revue des deux mondes* (Charles Martins) et de *La Revue moderne* (Georges Lavigne), qu'il suffirait de percer l'isthme de Gabès pour créer une mer saharienne. Ils ont répandu dans le public la conviction que, puisque une mer intérieure avait existé dans l'Antiquité, on pouvait la rétablir. Mais entre des spéculations de journalistes et un grand projet de travaux publics, il y avait loin : résoudre un problème de géographie historique devant un cercle d'érudits est une chose ; vouloir modifier la configuration d'une vaste région en est une autre. Pour franchir ce pas, il fallait toute l'opiniâtreté et le génie malheureux de ce conquérant de l'impossible que fut le commandant Roudaire, véritable inventeur de l'idée de la mer saharienne.

Né à Guéret en 1836, encouragé par un père lui-même ingénieur topographe, désireux d'échapper à l'ennui d'une vie provinciale, François-Elie Roudaire fait Saint-Cyr et entre au service géodésique de l'armée. Breveté en 1861, il commence son travail en Savoie et en Algérie. Blessé à Reichshoffen en 1870, il reprend sa mission après la guerre et se voit confier en 1872-1873, par le directeur du Dépôt du ministère de la Guerre, la triangulation et le nivellement de la méridienne de Biskra.

Ce travail lui permet d'affirmer que le chott Melrhir se trouve à vingt-sept mètres au-dessous du niveau de la mer. Roudaire acquiert à son tour la certitude que le bassin des chotts – du chott Melrhir aux chotts el-Jérid et Fejaj – communiquait autrefois avec la Méditerranée. Il lance alors son projet de mer Saharienne. En mai 1874, un article retentissant de *La Revue des deux mondes* alerte les savants et l'opinion publique. Tout un lobby se constitue en sa faveur, sous le patronage illustre de Ferdinand de Lesseps (1805-1894), de membres influents de l'Académie des sciences, de la Société de géographie et bientôt d'hommes politiques, tel Paul Bert (1833-1886), ministre des Travaux publics, qui fait voter à l'unanimité, par la Chambre des députés, un crédit de dix mille francs pour les travaux préliminaires.

Le climat de l'époque est favorable à ce type de grand projet. Le Second Empire avait marqué l'apogée de l'influence des milieux saint-simoniens, actifs jusque dans l'entou-

rage de l'empereur Napoléon III. Ferdinand de Lesseps et Charles Duveyrier sont représentatifs de cet état d'esprit fait d'optimisme technologique et pour qui l'homme, grâce à la science, possède la capacité illimitée de transformer la face du monde pour le bien de l'humanité – croyance magnifiquement concrétisée en 1869 par l'ouverture de l'isthme de Suez.

La guerre et la défaite de 1870 n'ont pas longtemps brisé cet élan, car l'expansion extérieure est une compensation offerte à l'amour-propre national blessé. On rêve d'«une plus grande France», d'un empire républicain allant de Calais au lac Tchad. Pour toute une génération de Français, le Sud va devenir ce qu'était l'Ouest pour les Américains : un espace de conquête, de rêve et de dépassement. Le thème du renouveau de la grandeur française par la colonisation est développé dans les discours de Jules Ferry ; il reçoit même la bénédiction de Bismarck, trop heureux de détourner la France de «la ligne bleue des Vosges», en l'encourageant à se tourner vers d'autres horizons.

Dans cette perspective coloniale, le projet de mer Saharienne offrait de multiples avantages. Avantages climatiques d'abord : on escomptait une amélioration sensible des conditions de l'environnement grâce à une recrudescence des pluies et à une réalimentation des cours d'eau sahariens. On envisageait même de développer la culture du coton dans la région. Des avantages commerciaux ensuite : une nouvelle porte serait ouverte vers l'intérieur de l'Afrique pour

capter le commerce caravanier détourné vers le Maroc ou Tripoli. Le même objectif, procédant de la même philosophie optimiste et conquérante, est d'ailleurs poursuivi au même moment avec un autre grand projet, celui du chemin de fer transsaharien d'Adolphe Duponchel. Avantages stratégiques enfin : la mer intérieure serait une protection efficace pour l'Algérie ; elle permettrait de couper la retraite aux tribus révoltées et interdirait l'accès du Maghreb à celles du Sahara. On ne pouvait rêver d'une meilleure frontière pour nos canonnières que ce *limes* d'un nouveau genre. Finalement, cette réalisation grandiose serait une manifestation éclatante du génie de la France renouant avec la grandeur romaine sur la terre d'Afrique.

Mais le projet a aussi, dès le départ et au sein même de l'Académie des sciences, de véhéments détracteurs : le géologue Auguste Pomel (1821-1898) et l'ingénieur Edmond Fuchs (1823-1899) contestent le fait que la région ait pu être en liaison avec la mer dans le passé – le seuil de Gabès est formé depuis des temps géologiques anciens – ; le botaniste Ernest Cosson (1819-1889), l'un des plus farouches adversaires du projet, redoute la ruine des oasis par la remontée des eaux salées ; il ne veut pas croire non plus à un quelconque effet bénéfique sur le climat. Balayant toutes ces objections, Roudaire organise une nouvelle expédition pendant l'hiver 1874-1875 afin d'élargir ses précédentes investigations. Son équipe comprend des militaires – les capitaines majors Parisot et Martin, le lieute-

nant Baudot –, ainsi qu'un médecin, mais ses membres les plus éminents sont Henri Duveyrier et le chimiste Henri Le Chatelier, délégués respectivement par la Société de géographie de Paris et par le ministère des Travaux publics.

La mission, accompagnée par un détachement du bataillon d'Afrique, arrive à Chegga, petite oasis à l'ouest du chott Melrhir. A partir de là, les observateurs étendent leurs mesures barométriques à la fois vers le Souf (situé entre Touggourt, en Algérie, et le chott el-Jérid, en Tunisie) et vers la frontière tunisienne; ils effectuent, dans des conditions difficiles, un travail gigantesque : six cent cinquante kilomètres ont été nivelés en cent trente-quatre jours.

C'est un exploit remarquable : malgré la fatigue, la fièvre, les hallucinations (on fait vingt kilomètres par jour, les nuits se réduisent à quatre heures de sommeil), le travail est exécuté avec le plus grand soin. Les résultats sont impressionnants : la mission évalue à six mille sept cents kilomètres carrés la superfi-



Deux porte-mires relèvent les niveaux au cours d'une mission menée par Roudaire dans le Sud saharien.

cie du bassin inondable en Algérie, avec une profondeur qui irait jusqu'à vingt-sept mètres. On épargnerait le Souf; seules trois petites oasis du Melrhir seraient noyées.

A peine les experts français ont-ils quitté le

terrain que la Société italienne de géographie envoie une commission en Tunisie, qui conclut à la nocivité du projet, en particulier pour les cultures de dattiers (juin 1875). Cette note discordante n'empêche pas le Congrès international de géographie de Paris d'émettre un avis favorable et de demander que les études soient poursuivies en territoire tunisien. Une nouvelle mission est donc organisée en 1876, sous le patronage du ministère de l'Instruction publique, après examen de la Commission des missions scientifiques et littéraires, qui disposait de fonds importants pour soutenir ce genre d'opération. Enfin, il fallait l'avis du ministre des Affaires étrangères : comme on opérait dans un pays souverain, certains accords diplomatiques étaient nécessaires, ne fût-ce que pour obtenir une escorte tunisienne.

Parfaitement accueilli en Tunisie, Roudaire arrive à Sfax, puis à Gabès, où le rejoint une équipe renouvelée avec son interprète, Allégro, qui sera le héros malheureux de cette seconde campagne : il perdra la vue à la suite du travail accompli dans la lumière aveuglante des chotts. Quatre cent cinquante kilomètres sont,

cette fois, reconnus en soixante-trois jours autour du chott el-Jérid, et plus de deux mille mesures effectuées. A son retour, Roudaire peut préparer un rapport complet, avec une carte détaillée. Mais les résultats ne sont pas tout à fait conformes à ce qu'il avait espéré. En effet, si le chott el-Rharsa est bien situé à vingt-trois mètres en dessous du niveau de la mer, il n'en va pas de même pour le chott el-Jérid, dont la surface de boues salées se trouve à plus de seize



En 1878, un sondage dans la région de Gabès.

mètres au-dessus de la mer, ce qui complique singulièrement la réalisation du projet. En outre, le seuil de Gabès n'est pas un simple cordon littoral comme on le pensait depuis James Rennell : il s'élève jusqu'à quarante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer et présente, d'après les sondages, un noyau de roches dures. Tout cela implique des travaux beaucoup plus importants que prévu. Ces données inattendues mais pressenties, à la suite d'Auguste Pomel, par nombre de chercheurs, portaient un coup très rude au plan Roudaire ; non seulement la surface potentielle de la mer intérieure réalisable se trouvait réduite aux huit mille kilomètres carrés des chotts Melrhir et Rharsa (au lieu de quinze mille kilomètres carrés), mais il fallait prévoir, dans les autres chotts, le creusement d'un canal de plus de deux cents kilomètres ainsi que le percement des trois seuils d'Oudref, de Kriz (entre les chotts el-Jérid et Rharsa) et d'Asloudj (entre Rharsa et Melrhir). En dépit de ces difficultés nouvelles, Roudaire maintint son projet. Nul n'était mieux placé que lui pour mesurer combien la réalité ruinait ses espérances. Mais son rêve était trop beau pour qu'il y renoncât. Il s'efforça donc de convaincre, en ingénieur cette fois, ceux qu'aurait pu troubler son travail de topographe. Il espère obtenir un effet de drainage des boues salées du chott el-Jérid en direction du fond de la dépression et pense que la force du courant réduira les frais de terrassement dans des matériaux désagrégés au préalable par le moyen de bacs à râteaux.

Après de nouvelles reconnaissances géologiques, et malgré le soutien indéfectible de Ferdinand de Lesseps qui s'était rendu à l'embouchure de l'oued el-Melah, malgré l'intervention de Victor Hugo en faveur du projet («Etonnez l'univers par de grandes choses qui ne sont pas des guerres», dit-il dans une vibrante apostrophe du 3 août 1879), l'étoile du commandant Roudaire va bientôt pâlir. Les critiques redoublent : Auguste Pomel procède à une démolition en règle du projet en démontrant que le seuil de Gabès est formé depuis des temps géologiques très anciens et qu'il n'y a jamais eu de communication entre la Méditerranée et le bassin des chotts ; Ernest Cosson lance le dernier trait meurtrier contre ce qu'il appelle le «roman scientifique» de Roudaire : «Si la mer projetée existait, il faudrait la combler.» Des oppositions diplomatiques et politiques se dessinent enfin : celle de l'Angleterre et de l'Italie ; celle du gouvernement de la Régence tunisienne, où le ministre des Finances Khereddine (1873-1877) craint l'isolement de l'extrême Sud ; celle des habitants du Jérid, qui redoutent la ruine de leur oasis. Le grand public se lasse, les ingénieurs s'interrogent et les milieux politiques s'inquiètent du coût de plus en plus élevé des travaux envisagés.

C'est bien, finalement, pour des raisons financières que la commission constituée en avril 1882 par Charles Freycinet (1828-1923), alors président du Conseil, rend hommage à Roudaire, mais fait écarter son projet : «Considérant que les dépenses (...)

seraient hors de proportion avec les résultats qu'on peut en espérer, (...) il n'y a pas lieu, pour le gouvernement français, d'encourager cette entreprise.» Promu lieutenant-colonel, Roudaire est mis en congé. Il meurt quelques années plus tard, en 1885. Or son «roman scientifique» lui survit. On le voit resurgir de loin en loin, sous des aspects plus ou moins sérieux, jusqu'à nos jours².

Si on s'interroge à présent sur les raisons de l'échec de ce projet grandiose, il faut d'abord faire la part des circonstances, du climat politique de l'époque et des vicissitudes de l'aventure africaine de la France. En 1881, le massacre de la mission Paul Flatters³ sonne le glas de l'autre projet grandiose mis en chantier dans la région, celui du chemin de fer transsaharien. C'est la fin, aussi, au moment où la compétition entre les puissances européennes devient plus âpre, d'une certaine conception de la pénétration pacifique au Sahara, partagée par la génération des Roudaire et des Duveyrier, éprise à la fois d'action et d'idéalisme humanitaire.

De toute façon, tôt ou tard, on se serait

rendu compte que ce projet était techniquement irréalisable. Et il valait mieux, pour la République, que l'on s'en aperçoive à temps pour éviter les remous politico-financiers que provoquera en 1889 l'affaire de Panama, où l'on a sous-estimé les difficultés que représentait le creusement d'un canal interocéanique à travers un isthme montagneux, sous un climat meurtrier. Dans le roman de Jules Verne, il faut l'intervention d'un *deus ex machina* – le déclenchement d'un tremblement de terre – pour que le flot impétueux de la Méditerranée fasse irruption dans l'isthme de Gabès, en balayant les tribus hostiles. La démarche intellectuelle des promoteurs de la mer Saharienne, issus de l'armée et du monde des affaires et de la presse, relevait finalement d'un certain amateurisme.

Quant à l'utilisation des sources anciennes, force est de constater qu'on a exagérément sollicité le témoignage de leurs auteurs. Ceux-ci étant mieux connus des érudits de l'époque que les contrées concernées, on a fini par faire dire aux textes beaucoup plus que ce qu'ils disaient. Il en va ainsi de la

2. Dans les années 50, le projet Artemis (Association de recherches techniques pour l'étude de la Mer intérieure saharienne), sous le patronage de Louis Armand, et, entre 1983 et 1985, l'idée de la Setami (Société d'étude tuniso-algérienne de la Mer inférieure) qui, elle aussi, fit long feu.

3. Paul Flatters (1832-1881) périt massacré par les Touaregs près du puits de Bir al-Gharama au cours d'une expédition hasardeuse qui avait pour but de reconnaître l'itinéraire du chemin de fer transsaharien. On accusa Duveyrier d'avoir indirectement provoqué ce drame par son idéalisation des Touareg. En fait, l'expédition avait été mal préparée et conduite sans tenir compte des conseils de prudence donnés au colonel Flatters.

localisation du lac Triton, qui appartient davantage à des spéculations qu'à une quelconque réalité géographique. Suivant les traditions invoquées dans l'Antiquité, on voit cette localisation migrer de la côte à l'intérieur des terres, puis de la Cyrénaïque aux côtes marocaines : le lac ou la mer du

Triton appartient à une toponymie errante, sans cesse reportée vers les confins fabuleux du monde connu des Grecs. Quelques sondages effectués dans l'isthme de Gabès ont suffi à dissiper ces nuées. Les rêveries du commandant Roudaire avaient décidément bien peu de chances d'aboutir... ■

Bibliographie sommaire

R. Coque, *La Tunisie présaharienne. étude géomorphologique*, Paris, PUF, 1962.

A. Martel, *Les Confins sabaro-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*, Paris, PUF, 1965.

P. Morin, *Bibliographie analytique des sciences de la terre : Tunisie et régions limitrophes*, Paris, CNRS, 1972.

E.-E. Roudaire, *Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique sur la mission des chotts. Etudes relatives au projet de mer intérieure*, Paris, Imprimerie nationale, 1877.

Etudes récentes

N. Broc, «Les Français face à l'inconnue saharienne : géographes, explorateurs, ingénieurs, 1881», *Annales de géographie* n° 535, 1987, p. 302.

M.-J. Heffernan, «A French colonial Controversy : Captain Roudaire and the Saharan Sea», *The Maghreb Review*, vol. 13, 3-4, 1988, p. 145.

René Letolle et Hocine Bendjoudi, *Histoire d'une mer au Sahara, utopie et politique*, L'Harmattan, Paris, 1997.

P. Troussat, «Du lac Triton des Anciens au projet de mer Saharienne ; histoire d'une utopie», *Cahiers de Tunisie*, t. 32, 127-128, 1984, p. 31.

J. Peyras, P. Troussat, «Le lac Tritonis et les noms anciens du chott el-Jérid», *Antiquités africaines* n° 24, 1988, p. 149.

H. Ben Oueddou, «Sur l'hypothèse de la mer Saharienne quaternaire : analyse du contexte géomorphologique et géologique de l'évolution récente des chotts algéro-tunisiens et du seuil d'Ouedref (Tunisie)», *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, Paris, série II, 1989, p. 767.

J.-C. Fontes (s.d.), «Une mer saharienne quaternaire?», *Pour la science* n° 125, 1988, p. 58.

A. Lévy, «L'énigme de la mer saharienne quaternaire», *Pour la science* n° 120, 1987, p. 58.

G. W. Richards, C. Vita-Finzi, «Marine Deposits 35 000-25 000 Years Old in the Chott el-Jerid, Southern Tunisia», *Nature*, vol. 295, 1982, p. 54.

Chants du Hoggar

Présentés par Angèle Maraval-Berthoin

«Au nom de Moussa-ag-Amastan, aménokhal du Hoggar, et poète, mort d'amour, je dédie ces chants à celle qui les inspira et qui, actuellement à la cinquantième année de son règne glorieux, mérite toujours d'être appelée "la sœur jumelle du soleil", à celle dont le nom illumine le Hoggar, et dont le talent de musicienne enivre le targhi, à Dassine-oult-Yemma.» (Angèle Maraval-Berthoin)

L'écrivain Angèle Maraval-Berthoin a découvert en 1923, au cours d'un voyage saharien, un petit cahier, annoté par le Père de Foucauld. Écrits en caractères tifinar, traduits phonétiquement, ce sont des poèmes d'auteurs connus ou inconnus, des chants en l'honneur de la femme, de l'amour. Parmi eux, elle a pu reconstituer et elle nous présente des chants d'une poésie presque onirique dans lesquels Moussa-ag-Amastan célèbre la beauté et les vertus de Dassine-oult-Yemma. Dans ces poèmes, il avoue son amour et demande à Dassine de partager sa vie.



Dans la réunion galante, au milieu d'une de ces cours d'amour comme il en fleurissait au temps de la chevalerie, Moussa-ag-Amâstân, amoureux de sa cousine depuis son enfance, chante Dâssine-oult-Yemma, fille, nièce et sœur de rois, la femme la plus célèbre et la plus courtisée du Hoggar, et de qui la beauté suscite de nombreux drames d'amour.

Comme toutes les femmes de sa race à qui il est permis de «vivre leur vie» jusqu'au mariage, Dâssine fut libre et le demeure. Elle est, plus réelle, la Souveraine véritable du Hoggar telle que, sous le nom d'Antinéa, l'a rêvée l'auteur de l'Atlantide. Moussa lui avoue son amour le jour où il est nommé chef de barka.

Dâssine assise au milieu des femmes, est comme un plan de vigne entre des jujubiers sauvages,
Dâssine assise au milieu des femmes, est comme un méhari de Gedallem entre des méhara en bel état,
Dâssine assise au milieu des femmes, est comme un bouclier de Tarma entre les boucliers que l'on porte,

Dâssine assise au milieu des femmes, est comme une tunique de Rati placée entre d'autres tuniques,
O Dâssine-oult-Yemma, c'est ton cousin, fils de la sœur de ta mère, Moussa-ag-Amâstan, qui t'écrivit ceci :

«Il est jeune comme le riz nouveau dans la rizière, il est beau comme son bouclier d'Amenokhal, il est noble comme son épée de combat, pour que tu l'aimes.

«O frais visage découvert, ô Dâssine, ton cousin, fils de la sœur de ta mère, Moussa-ag-Amâstân, qui avait au temps de notre enfance un visage semblable au tien a, sous son voile noir, ses moustaches rasées et une belle barbe soyeuse que personne n'a vue, pour que tu l'aimes ;

«Daigneras-tu le recevoir à ta réunion galante ?»

O Dâssine-oult-Yemma, pour que ma tête s'élève au-dessus des autres, ma mère, quand j'étais enfant, a serré fortement des cordes sur mon front. Reconnais-moi à ce signe, comme un palmier royal entre tous les palmiers,

O toi dont le front s'élève comme le mien au-dessus de celui des autres.

Je n'ai pas à demander où se tient ma bien-aimée,

C'est là où je vois se rendre les hommes, avec leurs plus belles armes de guerriers,

C'est là où je vois se rendre les femmes, avec leurs plus belles couleurs sur le visage.

La réunion galante de ma bien-aimée est la plus réputée d'entre les réunions galantes, pour la beauté, l'esprit et la voix de celle qui la préside.

Et on aime à s'arrêter où la pose son plaisir :

Que ce soit sous la tente royale, aux piquets de bois décorés et sculptés qui soutiennent les peaux assemblées de gazelles, de chèvres et de moutons, à l'abri d'une natte de fibres ;

Que ce soit sous la tente de l'arbre, à l'ombre des feuilles qui caressent son front ;

Que ce soit sous la tente de la montagne, à l'ombre des rochers inclinés pour la saluer.



O Dâssine, j'ai mis pour me présenter devant toi, à la réunion galante,

Ma plus belle gandourah blanche, à la mode de l'hirondelle ;

Mon pantalon bouffant qui tombe jusqu'à la cheville,

Mes *irratimen* dont le cuir noir et rouge semble écraser sous mes pieds une fleur de pavot,

Mon collier de pierre sombre qui porte les paroles du salut,

Mes bracelets qui contiennent la force de mes bras nus,

Mon triple turban de soies teintées, noué par la cordelière aux deux larges glands sombres,

Le voile noir qui retient le secret de ma bouche,



Et j'ai pris parmi mes armes le sabre le plus ancien, mon bouclier incomparable et ma lance la plus glorieuse.

Le large galon qui, croisé sur ma poitrine, drape sur moi la gandourah, porte ces mots brodés à la place du cœur :

«Au pays natal, la naissance,

«Au pays étranger, les vêtements».

Si aux yeux de l'Étranger mes vêtements seuls disent qui je suis, ma naissance suffit pour te le dire, ô fille de la sœur de ma mère !

Toi qui sais que, depuis le premier jour des noces du ciel avec la terre, le sang des nobles Taïtoq coule en moi avec le sang des non moins nobles Kel-R'Éla.

Mon sabre est celui qui servit au père de mon père ; il porte gravé dans sa lame rigide d'acier, en lettres de la couleur du combat : «Mort pour Mort» !

Mon bouclier est fait à ma taille avec une double peau d'antilope ; il porte sur son dos le conseil de la sagesse : «Crains le noble si tu le rapetisses».

Et ma lance barbelée en fer noir, qui montre le chemin à mon front, ajoute en lettres de cuivre incrusté : «Crains l'homme de rien si tu l'honores».



O Dâssine-oult-Yemma, me voici, moi, Moussa-ag-Amâstân, dans cette réunion galante où sont à tes pieds les plus riches, les plus nobles et les plus forts d'entre les hommes libres de route attache.

Et si je t'aime depuis toujours, puisque je suis le fils de la sœur de ta mère, et puisque mon sang est ton sang, j'ai attendu pour te le dire, ce jour, où l'on vient de me nommer le chef d'une Harka, pour aller combattre l'ennemi.

Quelle épreuve vas-tu m'infliger, ô Dâssine, à ces jeux de l'esprit où les plus instruits parmi les plus nobles sortent de l'oasis de leur pensée comme d'un coffret en bois précieux de *téborak*, des mots qui ont la caresse du *teboukat*, l'arbre aux figues rouges, des mots qui ont le sucre des raisins du *tiboq*, et la couleur du *defla* aux roses roses, et la clochette blanche du *tibougguil*, le genêt du désert, et la hampe d'or du *tarakat*, le jujubier sauvage, et l'encens poivré de l'*abqua*, le buisson à la chaude haleine, et l'huile onctueuse de l'*adjjar*, le frère de l'olivier du Tell.

Toi qui compares, ô Dâssine, l'esprit dépourvu d'intelligence à un homme vêtu d'une seule tunique, à un miséreux, un imrad, dont on voit le corps au travers de cette loque, me jugeras-tu riche de plusieurs tuniques ?

Je demande à Dieu de mettre un peu de son esprit dans mon esprit, et de l'habiller des plus riches couleurs des jours.



O Dâssine, ma *soltana*, ma voix plus grave n'a pas de sons pour chanter les choses plaisantes ; elle résonne, comme le *tobol*, pour la guerre, ou comme le violon, pour l'amour.

Et si tu me demandais de te dire qui est la plus belle des belles de ta réunion galante,

Pour ne pas manquer à la loi noble, qui veut que je réponde : «C'est vous toutes réunies», je me tairais en te regardant.

Et si tu me demandais :

«Qui aimes-tu mieux de Dieu ou de moi?»

Pour ne pas manquer à la loi sainte, je me tairais encore en te regardant toujours.

Mais tu me réservais l'honneur d'être le dernier à parler et, avant de me tendre la main, tu t'es tournée vers Moumem-ag-Rebelli :

«Moumem, dis-nous quel est le muezzin le plus fidèle à célébrer Dieu?»

Et Moumem, sans hésiter, a répondu :

«C'est le coq, et pour cela il est défendu de le manger, lui, ses femmes et leurs enfants, parce que dans un pays sans crieur de mosquée, pour appeler à la prière, on se règle d'après son chant.»



Voici venu mon tour de te répondre et je te remercie, ô Dâssine, de me poser une question selon mes goûts, et puisque tu veux savoir quel est le plus noble amenokhal, je te montre la chamelle, tout en or du ciel. Et vous, ne riez pas, ô incrédules :

L'étoile Bel-Hadi, l'œil de cette chamelle, est mon oncle, frère de ma mère, de ma mère du commencement des jours.

Et Bel-Hadi était en ce temps-là amenokhal du Hoggar, et, comme j'aime Dâssine, il aimait la plus belle de son pays, et avec sept de ses amis, il tua un jour pour elle, qui le lui avait commandé, une chamelle de Sidna-Nouh.

Alors, Dieu, pour les punir, transforma ses amis l'un en ourane, l'autre en chacal, le flatteur en caméléon, le malfaisant en serpent, le prévoyant en tortue, le silencieux en poisson et il dit à Bel-Hadi :

«Tu mériterais le même sort dans le troupeau des bêtes viles, mais comme tu es noble, tu deviendras dans mon jardin, et pour l'éternité, la chamelle que tu as tuée.»



O Dâssine, puisque ton *imrad* chante pour moi, et puisque tu veux me donner ce soir la première place à tes pieds, puis-je te demander, agenouillé, si toi la fille, toi la sœur de nos aménokhal, toi qui, avant moi, commandais, tu voudrais commander avec moi ?

Et ne crains pas, ô ma *soltana*, que je veuille faire de toi l'esclave préférée de mon amour; ne crains pas d'être une gazelle prisonnière.

Si, désormais, tu dois n'aimer que moi, je veux que tu marches libre au jardin de mon cœur.

Et j'ai foi en toi, ô ma rose du Hoggar, ô ma montagne bleue, ô mon tapis de laine blanche, ô mon amphore brune, ô ma rivière verte, toi que j'aime !



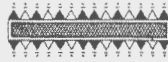
CHARLES BRACQU

Toi la plus parfumée, la plus fière, la plus douce, la plus fraîche, la plus belle.
Toi qui, dans la vie libre et galante, est la préférée de tous les hommes, et ma préférée aussi,
à moi ton cousin, moi plus grand que ton père puisque je peux te prendre pour épouse, moi,
Moussa-ag-Amâstân le chef de la harka noble.

Les jaloux me disent : «Comment oses-tu rêver qu'elle ne soit qu'à toi seul ? La rose peut-elle empêcher son parfum de se donner à tous ? L'oiseau peut-il empêcher son chant de bercer les autres oiseaux ? Tu le sais, Dâssine est notre rose et notre oiseau.» Mais je dis aux jaloux :
«Je serai pour la rose du Hoggar, moi Moussa-ag-Amâstân, le Caïd des caïds de l'été, celui que Mohammed appelle le Sidi du bonheur, celui qui voit fleurir l'herbe sous les sabots verts de son cheval blanc.»

Et je serai pour l'oiseau du Hoggar le nid même du soleil.

Gloire à Dieu qui amène de la chaleur dans le cœur de l'homme ; elle s'étend sur toute son âme et l'embrase !



Hélas, Dâssine n'accepte pas sa demande. Puis elle épouse un autre guerrier et Moussa, fou de douleur, s'enfuit au désert sur son méhari. Il demeure seul, et, tour à tour, le mirage, la fièvre, le guépard, la soif, le vent, lui parlent en passant de la belle Dâssine. Il appelle la mort à son secours : la mort s'éloigne au nom de la rose du Hoggar. La voix de sa mère le berce et le silence tombe sur lui. Mais voici qu'un miracle lui porte le chant d'appel de la bien-aimée. Et c'est le retour éperdu avec l'orgueil, au seuil de Tamaur'asset, de voir ses amis venir lui apprendre qu'il est nommé leur Aménokhal.

Cependant Dâssine lui fait encore attendre le bonheur et l'oblige à raconter sa vie sous le faux prétexte qu'elle ne le connaît pas assez. Il lui dit son espoir, et ses refus d'épouser les femmes présentées par son père. Alors, elle s'abandonne enfin à son instance. Elle se reprend aussitôt, peut-être par crainte que cet amour partagé ne la soumette en esclave à l'Aménokhal du Hoggar. Et lui qui avait pu vivre jusque-là sans connaître son amour ne peut plus vivre sans cet amour, depuis qu'il l'a connu. Cependant il croit pouvoir trouver l'oubli. Il le cherche auprès d'autres femmes. Il en voit cent et cent. Il ne peut se consoler, et une nuit il poignarde l'une d'elles, sans savoir pourquoi, et comme s'il les tuait toutes.

Il revient une deuxième fois vers Dâssine qui ne le regarde même pas.

Et il quitterait le burnous trop lourd de la vie, si la bien-aimée ne lui confiait son fils qu'elle a voulu, par admiration et non par amour, faire un fils de la pensée de Moussa, en lui donnant son nom. Mais le bel adolescent, «Sidi-Moussa», est tué au combat et Moussa-ag-Amâstân refait une fois suprême le voyage de Tamaur'asset pour le ramener à sa mère et pour mourir dans la demeure, touchant sa demeure. L'idée que le jeune lionceau géмира toujours entre sa bien-aimée et lui, boit tout le sang de ses veines. Alors seulement, Dâssine comprend l'immense amour de Moussa-ag-Amâstân, elle l'aime et elle offre au mort son cœur désolé, dans un chant pathétique devenu populaire. ■

NDLR : Nous avons respecté l'orthographe de l'édition Piazza des *Chants du Hoggar* d'Angèle Maraval-Berthoin.

Laperrine, un destin en forme d'avion

Daniel Grevoz

Un homme peut être «singulier» par sa personnalité, par son action, mais ici c'est par la singularité de son destin que nous nous intéressons à quelques jours de la vie de Henri Laperrine d'Hautpoul, un général épris du Sahara et très ami du Père de Foucauld. Dans les biographies consacrées à Laperrine, ces quelques jours sont en quelque sorte éclipsés par sa brusque disparition. Et pourtant les circonstances de cette fin si soudaine sont suffisamment étranges pour être racontées.

En 1920, le gouvernement français décide d'envoyer une expédition d'étude au Sahara sous la forme d'un raid aérien. Partant d'Alger, des avions devront effectuer la traversée du Sahara, Alger, Tamanrasset, Tombouctou et au-delà vers l'Afrique Occidentale Française. Pour mener à bien un tel projet, il fallait une préparation minutieuse qui ne devait rien laisser au hasard. C'est au général Laperrine qui connaissait parfaitement le Sahara, qui avait créé les Compagnies sahariennes, que fut confiée cette mission: aménagement et création de pistes d'atterrissage, mise en place de postes de ravitaillement, balisage, essence et pièces détachées, tout avait été prévu dans les moindres détails pour assurer la réussite du projet.



Le général Laperrine et ses amis Touareg. Le général est à l'extrême droite, à côté de son ami Moussa-ag-Amastan.

DOCUMENT PARU DANS LA REVUE LA RAHILA, SANS MENTION D'ORIGINE

Le désir du général Laperrine, et il ne l'avait pas caché, aurait été de participer au raid et non pas seulement d'être l'artisan du succès. Or, par une sorte d'erreur de jugement, ce n'est pas lui qui avait été choisi mais le général Nivelles.

On peut facilement imaginer l'état d'esprit du général Laperrine, amené à commenter, à expliquer l'itinéraire, les détails de l'expédition à tous ceux qui devaient y participer. Il connaissait l'opinion que Louis Bréguet avait donnée à des journalistes du Temps : «Ce raid, avait déclaré le constructeur d'avions, lui-même pilote, représente une des entreprises les plus ardues qui aient été tentées jusqu'ici. J'aurais personnellement préféré le voir reporter à une époque où le matériel nouveau, mis au point par les constructeurs, aurait été prêt (principalement en ce qui concerne les moteurs), où l'organisation de l'infrastructure des lignes aériennes aurait été plus avancée, enfin et surtout, à une saison plus favorable.»

Malheureusement, peu de personnes avaient pris au sérieux cette déclaration si pessimiste. Et pourtant, Bréguet semblait bien placé pour en parler puisque ses appareils étaient engagés sur le raid. Aujourd'hui, le dimanche 1er février 1920, le général Laperrine va expliquer les détails et les difficultés du raid. Grâce aux témoignages de ses compagnons, entre autres Pruvost, Vaslin ou Vuillemin on a pu reconstituer cet épisode, et c'est Daniel Grevoz qui le raconte¹.

A quatorze heures précises, le général Laperrine, rouleaux de cartes sous le bras, fit son entrée dans la salle du Palais du Gouvernement qui avait été réservée pour la conférence réunissant tous les participants au raid aérien sur le Sahara. Pilotes, mécaniciens et navigateurs se levèrent d'un seul mouvement pour le saluer.

— Restez assis, je vous en prie, protesta le général en se dirigeant vers l'estrade et le bureau d'où il devait conduire les débats. Je demanderai seulement à l'un d'entre vous de venir m'aider à punaiser ces cartes sur le tableau.

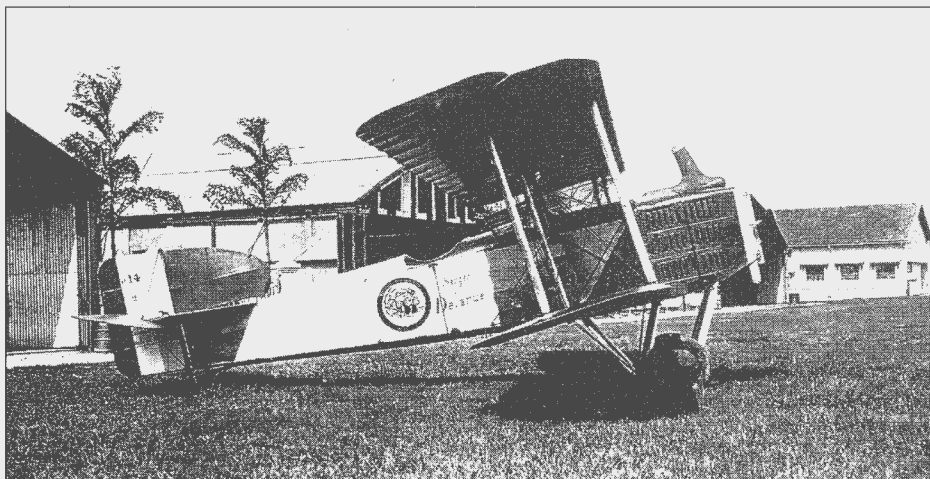
Un adjudant s'empressa d'afficher les documents pendant que Laperrine commençait son exposé de la manière alerte et déterminée dont il était coutumier.

— Comme vous le savez, messieurs, vous allez être engagés dans une grande opération aérienne au-dessus du Sahara. Bien que ne participant pas à cette opération, j'ai été chargé par le général Nivelles qui la commandera, de vous donner quelques indications sur son déroulement. Tout d'abord, je vous rappelle que deux formations vont se lancer dans ce raid. La première, cinq avions de l'escadrille d'Afrique du Nord, commandée par le commandant

1. Extrait de l'ouvrage de Daniel Grevoz, *Ailes brisées sur les dunes, la première traversée aérienne du Sahara, février 1920*, L'Harmattan, 1995.

Rolland, aura pour mission de faire un vol de reconnaissance en direction de Tamanrasset. Elle servira jusque-là d'escorte à la deuxième formation composée des deux avions spéciaux arrivés hier de Paris, placés sous les ordres du commandant Vuillemin, et qui auront le redoutable honneur de tenter la première traversée aérienne du Sahara... Ces deux avions ayant une autonomie de vol bien supérieure aux autres, il va sans dire qu'ils auront le privilège de faire moins d'escales qu'eux, mais le commandant Vuillemin en décidera à sa guise.

Le général traça ensuite l'itinéraire sur ses cartes : Alger, Biskra, Ouargla, In-Salah, Tamanrasset, Tombouctou. Puis il s'attarda longtemps sur les mesures prises pour la sécurité des avions et de leurs équipages : escales de secours, balisages, ateliers de réparation,



DOCUMENT : ALBERTUS D'AMBERG - CALM

Le Breguet 14

1919

Monomoteur Renault 12 FCX 12 cylindres en V, refroidis par liquide, de 300 ch
Masse au décollage : 2 tonnes
Autonomie : 460 km
Vitesse de croisière : 125 km/h
Altitude de croisière : 4 500 m
Equipage : 1 personne
Capacité : 1 ou 2 passagers et la poste
L : 8,99 m - H : 3,30 m - Envergure : 14,36 m.

Construit au cours des années de guerre, cet appareil d'une robustesse légendaire constitua un véritable archétype. Les Lignes Latécoère utilisèrent une centaine de Breguet 14, modifiés pour le transport de deux personnes : il était possible d'embarquer un passager, en sus de l'interprète maure, dont la présence était indispensable en cas d'atterrissage imprévu. Le courrier était chargé à l'ancien emplacement de la mitrailleuse. A ce jour, il ne subsiste en France qu'un unique Breguet 14 apte à voler, préservé à Clermont-Ferrand.

poste de TSF, etc. Une phrase, martelée avec insistance, revenait à chaque détour de son discours : « Surtout ne vous éloignez pas des pistes, vous auriez vite fait de vous égarer et on ne saurait plus où vous chercher... » Il répondit ensuite aux quelques questions de son auditoire et conclut son exposé par sa recommandation essentielle qu'il appuya de coups de poing sur les cartes :

– Surtout ne vous éloignez pas des pistes !... Bonne chance, messieurs !

Et, le 3 février, c'est le départ pour la grande aventure.

Silhouette fine au port altier, drapée dans un uniforme trop ample que plissait un large ceinturon de cuir, le général Laperrine regardait, avec une émotion mal contenue, les cinq Bréguet 300 HP s'aligner en bout de piste, le nez contre le vent. L'escadrille d'Afrique du Nord prenait son départ pour sa mission de reconnaissance au-dessus du Hoggar. Après quelques manœuvres de contrôle, les moteurs des biplans, lancés à pleine puissance, déchirèrent le silence de la campagne entourant l'aérodrome d'Hussein Dey, dans la banlieue sud d'Alger.

Le ronflement s'amplifia jusqu'à devenir insupportable et le premier avion crachota de plus en plus vite sur l'herbe rase de la piste avant de s'arracher enfin à la terre. Les autres appareils le suivirent et la petite escadrille fit un large cercle sur la Méditerranée avant de prendre la direction du sud. Laperrine, fasciné, regarda longuement les cinq points noirs s'amenuiser jusqu'à ne faire plus qu'un au moment où ils franchirent les sommets du Djurdjura blanchis par une récente chute de neige.

Dieu ! que le général aurait aimé lui aussi basculer par-dessus les sommets de l'Atlas Tellien pour survoler les terres ocres des hauts plateaux du Hodna annonçant son pays de prédilection, le Sahara, et s'il était une personne qui aurait dû avoir une place à bord des avions en partance ce matin du 3 février 1920, c'était bien lui ! Il avait en effet mis toute son énergie et son enthousiasme à préparer l'entreprise de grande envergure qu'allait être la première traversée aérienne du Sahara. Cela avait été un travail de titan pour le général et ses mécaniciens. D'un bout à l'autre du désert, ils avaient aménagé des pistes d'atterrissage, balisé la route avec de véritables monuments de pierre visibles du ciel, transporté des pièces de rechange, des lubrifiants et du carburant sur les pistes difficiles et sous la menace des bandes rebelles qui écumaient encore la région...

Pourtant, malgré ce travail ingrat, Laperrine n'avait pas eu l'honneur d'être invité au voyage. Son supérieur, le général Nivelles s'était réservé la place et Laperrine s'en était trouvé très affecté.

– Mon général ?

Le lieutenant Perraud, officier d'ordonnance de Laperrine, tira son supérieur de ses regrets et lui désigna la Renault qui l'attendait pour rentrer à Alger.



DOCUMENT AVATEURS D'EMPIRE, ICARE

Sous bonne escorte dans le Hoggar, le Bréguet 14 de Laperrine et Dagnaux (1920).

– Allons-y ! lança le général d'un ton qu'il affecta de rendre jovial. Allons suivre l'aventure à travers les télégrammes...

Et, après avoir jeté un dernier regard vers l'Atlas, le général empoigna la portière et se laissa tomber, presque à contrecœur, sur les sièges moelleux de la voiture. Au diable le confort ! Il aurait préféré grimper sur le dos d'un méhari, bien plus rustique qu'une automobile mais combien plus élégant...

Perraud prenait place à côté de son supérieur au moment où un cri tendit tous les regards vers le ciel.

– Ils reviennent !...

Un mécanicien occupé à désosser le moteur d'un vieux Farman désignait, d'un doigt noir de cambouis, un point qui s'affirmait peu à peu au-dessus de la végétation sombre de la Mitidja.

– Il n'y a qu'un seul avion ! lance le lieutenant Perraud, une main sur les yeux pour les protéger du soleil qui, vers le cap Matifou, émergeait lentement des brumes matinales.

La silhouette de l'avion se précisait de seconde en seconde et chacun reconnut un des Bréguet qui venaient de décoller. L'appareil survola la piste d'atterrissage, fit une boucle serrée sur le toit des hangars et atterrit lourdement.

Laperrine, dressé dans sa voiture, savait déjà que cet avion était celui qui transportait le général Nivelles. Un grand G peint en blanc sous ses ailes identifiait ce Bréguet, piloté par l'adjudant Bernard. En lâchant des pétarades irrégulières l'appareil vint se ranger à côté du Farman en réparation. Le pilote, un homme de deux mètres de haut, se déplaça nerveusement de l'habitacle pour héler le mécanicien que le bruit anormal du moteur avait déjà renseigné : une soupape d'échappement avait lâché, probablement fendue ou calcinée comme celles qu'il avait si souvent changées sur ce type de moteur.

– Tu me ré pares ça en combien de temps Bertaud ?...

– Ça dépend des dégâts, mon adjudant, trois heures si tout va bien ou deux jours s'il y a de la casse !

Ouvrir le moteur, sortir la culasse, en extraire la soupape endommagée, rôder la nouvelle et remonter le tout en trois heures de temps relevait du défi, mais Bertaud connaissait bien son métier et il n'ignorait pas l'enjeu de la réparation. Tous les pilotes étaient sur les dents depuis qu'il était question de traverser le Sahara. Chacun espérait qu'il serait aux commandes d'un des deux avions qui, à Tamanrasset, seraient désignés pour tenter l'exploit. Mais nul n'ignorait que la mécanique pouvait décider de leur sort et ils avaient bichonné leurs avions plus que jamais. La déception n'en était que plus grande.

Nivelles, encore à bord de l'avion, pesta contre ces appareils volants qui lui jouaient décidément bien des tours depuis qu'il essayait de leur faire survoler le Sahara. En maugréant, il descendit du Bréguet au prix d'une gymnastique peu élégante qui fit sourire Laperrine. Les deux hommes ne s'aimaient guère, il est vrai, et les misères ou déboires de l'un ne manquaient jamais d'amuser l'autre... Mais leur inimitié se cantonnait le plus souvent à ce genre de manifestation peu virulente.

– L'aventure commence mal, grogna Nivelles, je pensais que les Bréguet étaient moins capricieux que les Farman², mais je crains de devoir réviser mon jugement...

Laperrine acquiesça de la tête. Pour sa part, il ne minimisait pas les risques de l'entreprise et il avait d'ailleurs consigné cet avis, en des termes peu équivoques, dans l'un de ses rapports. «C'est casse-cou, avait-il écrit, on a de fortes chances d'y laisser sa vie en cas de panne ; mais c'est je crois possible.» Toute la philosophie militaire du général se trouvait résumée dans cette phrase qui n'allait pas tarder à prendre l'allure d'une véritable prophétie.

L'arrivée d'une voiture tira les deux généraux d'une conversation oiseuse sur les problèmes de l'aviation. Il en descendit un jeune officier porteur d'un pli qu'il tendit à Nivelles après un impeccable salut.

2. En janvier 1918, Nivelles avait organisé une grande tournée aérienne des oasis nord-sahariennes. Sur les cinq Farman engagés, deux seulement étaient revenus à la base.

– Un télégramme pour vous, mon général !...

Nivelle s'en empara en bougonnant qu'il devrait être bien loin d'Alger à l'heure présente et que ce n'était pas le moment de l'importuner avec des paperasses. Mais il se fit plus grave à la lecture du message avant qu'un mince sourire lui déride le visage. Avec une bonhomie inaccoutumée il se tourna vers Laperrine qui s'apprêtait à quitter l'aérodrome.

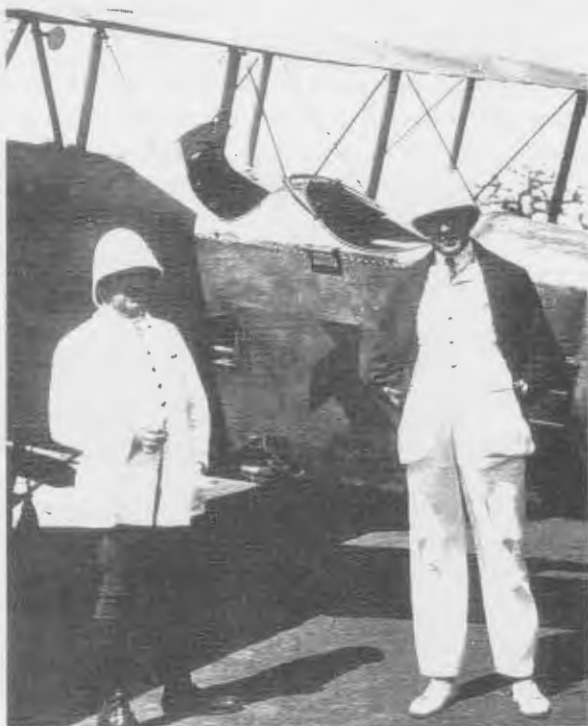
– Dites-moi mon vieux, c'est quand même une aventure hors du commun cette traversée aérienne du Sahara, non ?... J'avoue que pour un vieux méhariste comme vous ce serait le couronnement d'une remarquable carrière d'explorateur...

Le ton était taquin, inhabituel chez cet homme toujours froid et cassant, et Laperrine se raidit en se demandant où voulait en venir Nivelles qui agita alors sous le nez du méhariste le petit bout de papier bleu qu'on venait de lui transmettre.

– Eh bien je vous l'offre votre voyage ! On me convoque d'urgence à Paris et je dois prendre le prochain vapeur en partance pour Marseille. Aussi je vous confie la mission de mener à bien le raid aérien. Courez vous préparer, l'adjudant Bernard repart dans moins de trois heures...

La surprise fut si grande pour Laperrine qu'il eut du mal à garder son calme. Il sentit une énorme bouffée de bonheur l'envahir et se demanda un instant s'il pourrait la dominer ou la laisser éclater comme une de ces colères homériques qui étaient célèbres à travers tout le Sahara. L'action parvint à l'empêcher de sauter en l'air de joie ou d'embrasser Nivelles. Il s'engouffra dans sa voiture et commanda un départ immédiat...

Trois heures plus tard, le général était de retour à Hussein Dey, au moment où le mécanicien renonçait à effectuer la réparation aussi vite qu'il l'aurait souhaité. Une tête de sou-pape s'était brisée et avait sérieusement endommagé le



Le commandant Vuillemin, le vainqueur du raid Alger-Dakar, et son observateur, le lieutenant Chalus.

DOCUMENT L'ILLUSTRATION

moteur qu'il fallait changer, un travail de deux jours. L'adjudant Bernard était consterné par la mauvaise nouvelle.

– Deux jours de retard, mon général ! Je vais rater le survol du Sahara, l'escadrille ne va jamais m'attendre si longtemps !

– Rassurez-vous Bernard, répondit Laperrine, vous participerez au raid. Je vais gagner Biskra en voiture car ma valise est prête et je ne tiens pas en place. Mais l'escadrille nous y attendra, je vous en donne ma parole... Nivelles a d'ailleurs fait envoyer un message pour signaler votre panne.

Les deux hommes se retrouvent donc à Biskra. Une grande fête anima ce soir-là le poste. Les danseuses Ouled-Nails étaient là, soutenues dans leurs danses par les flûtes et les tambourins. Le général fit remarquer avec amusement à son voisin que les danseuses et les convives disparaissaient régulièrement.

– Le Sahara a décidément bien des charmes, poursuivit le général et la troublante Antinée de Pierre Benoît pourrait bien être une de ces fascinantes danseuses. Savez-vous que l'on vient de me demander l'autorisation de tourner un film sur cette histoire ?... Autorisation accordée d'ailleurs. Je pense que le cinéaste n'aura guère de peine pour trouver ici les principaux personnages. Il y a autant d'Antinée qu'on en désire et même des capitaines Morhange. Mais je crains qu'on ne leur préfère d'insipides acteurs de la métropole.

DOCUMENT AVIATEURS D'EMPIRE



Dépannage d'un Breguet 14 avec les moyens du bord.

– Je crains aussi, mon général, mais qui en France fera la différence ? Le public connaît bien mal le Sahara. Peut-être que le raid aérien contribuera à le mettre en lumière ?... Après tout, il serait temps que l'on sache, outre Méditerranée, ce que nous faisons ici.

– Il n'y a pas d'urgence en la matière, répliqua Laperrine à son interlocuteur, la discrétion nous assure une certaine autonomie et je déplore que Nivelles ait fait tant de tapage autour de ce raid aérien. Figurez-vous que Paris s'est intéressé au projet et que trois Bréguet, spécialement préparés à cet effet, ont été envoyés de Villacoublay. Deux sont arrivés à Alger, le troisième est resté en rade à Istres et j'espère que les autres feront de même avant d'atteindre Tamanrasset. L'officier qui les commande, le commandant Vuillemin, est certes un pilote qualifié mais je préférerais que l'honneur de la première traversée du Sahara revienne aux escadrilles d'Afrique du Nord. D'ailleurs les avions ne voleront pas ensemble. Vuillemin va nous suivre à deux ou trois jours d'intervalle. Reste que nous avons cinq Bréguet en course et lui deux seulement. Nous verrons à Tamanrasset lesquels seront en état de tenter le grand saut vers Tombouctou. Car il est prévu que deux avions seulement feront la traversée...

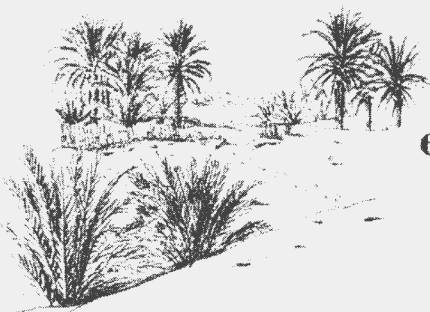
Le lendemain matin, dans la lumière rougeoyante d'une superbe aube saharienne, l'escadrille des cinq Bréguet d'Afrique du Nord, commandée par le commandant Rolland, s'en-vola de Biskra pour Ouargla, In Salah et Tamanrasset.

C'est à Tamanrasset, où il était arrivé le 13 février, que le général Laperrine passa quelques jours, rencontrant l'aménokhal Moussa-ag-Amastan, avec qui il évoqua le Père de Foucauld, racontant des anecdotes de ses vingt années au Sahara. Puis, le 18 février, il embarqua pour son destin, un dernier vol piloté par l'adjudant Bernard. Le destin, en effet, était en marche et les détails s'accumulèrent. Faute de place, le général dut s'asseoir sur les genoux du mécanicien Varlin et ne put donc s'attacher. Lors de l'atterrissage forcé que dut effectuer Bernard, le carburant manquant car, à cause de la tempête, le trajet avait été allongé. L'avion, bousculé par une rafale de vent, capota. Laperrine fut éjecté et resta coincé entre le sable et les tôles de l'avion. Il avait la clavicule cassée, une côte enfoncée et sans doute des contusions internes. Malgré son courage, il s'affaiblit très vite. Les blessures, son âge peut-être aussi, il avait soixante ans, l'empêchèrent de résister, et il mourut le 5 mars, après avoir dit à ses compagnons : « On croit que je connais le désert... Personne ne le connaît. J'ai traversé dix fois le Sahara, j'y reste la onzième. »

Destin singulier d'un homme ayant eu l'une des grandes joies de sa vie, une joie inattendue, et qui perd sa vie précisément à cause de cette joie. ■

Photos : *Aviateurs d'Empire* (La Régordane), *La Rabla* et *L'Illustration*.

CHARLES DE FOUCAULD



esquisses sahariennes

Trois carnets inédits de 1885

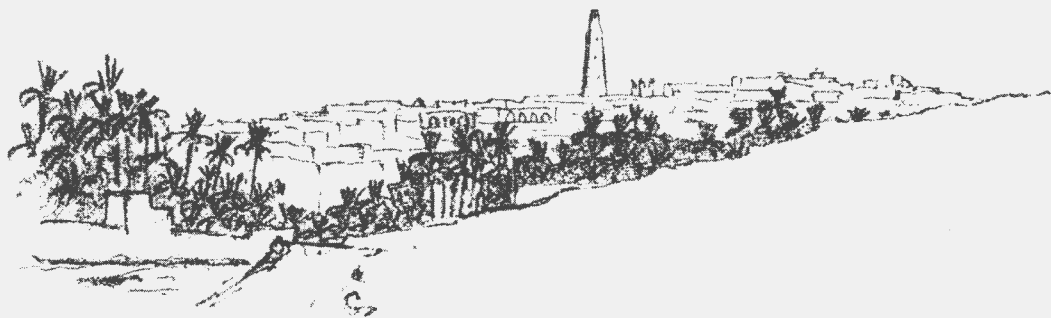
JEAN MAISONNEUVE ÉDITEUR

En découvrant ces «esquisses sahariennes», nous avons pensé que c'était une merveilleuse illustration de ce numéro consacré au désert. Chose très curieuse, cette randonnée saharienne du vicomte Charles de Foucauld, en 1885, est beaucoup moins connue que le voyage d'exploration qu'il avait effectué l'année précédente au Maroc sous l'habit d'un misérable religieux juif, accompagné par un authentique rabbin, 3 000 kilomètres environ de découvertes qu'il avait publiés sous le titre *Reconnaissance au Maroc*. Cet exploit lui avait valu une médaille d'or de la Société de géographie. Son parrain à cette occasion avait été Henri Duveyrier. Charles de Foucauld, certainement, était déjà très attiré par le Sahara, pourtant on sait mal les motivations exactes qui l'ont poussé à ce voyage dans le sud de l'Algérie et de la Tunisie. Il n'a pas laissé de récit de cette randonnée et ce sont seulement les lettres qu'il envoyait à ses amis et les brèves légendes accompagnant ses dessins qui ont permis de connaître certains détails et de fixer quelques points de repère. Au cours de ce voyage, il a rempli trois carnets de croquis d'une précision toute militaire datés de septembre à décembre 1885. En 1985, ces carnets sont publiés sous l'égide du Centre d'études sur l'histoire du Sahara, réalisés par M. Franconie et J. Debetz, et l'édition en a été effectuée par Jean Maisonneuve, qui nous a aimablement donné l'autorisation de reproduire cinq de ces dessins. Nous avons choisi d'ouvrir cet article par la reproduction du titre même de l'ouvrage.

Charles de Foucauld avait offert ces carnets à son ami Henri Duveyrier. A la mort de celui-ci, son légataire universel, Charles Maunoir, découvre les carnets et en avise Charles de Foucauld qui lui demande de les conserver en gage d'amitié. On suppose qu'étant secrétaire général de la Société de géographie, il les a légués à cet organisme et qu'ils ont alors été classés dans les archives où ils resteront durant des années, connus de rares initiés. Une rigoureuse mise en ordre des croquis, une reconstitution de l'itinéraire suivi ont permis l'édition des trois carnets en un volume.

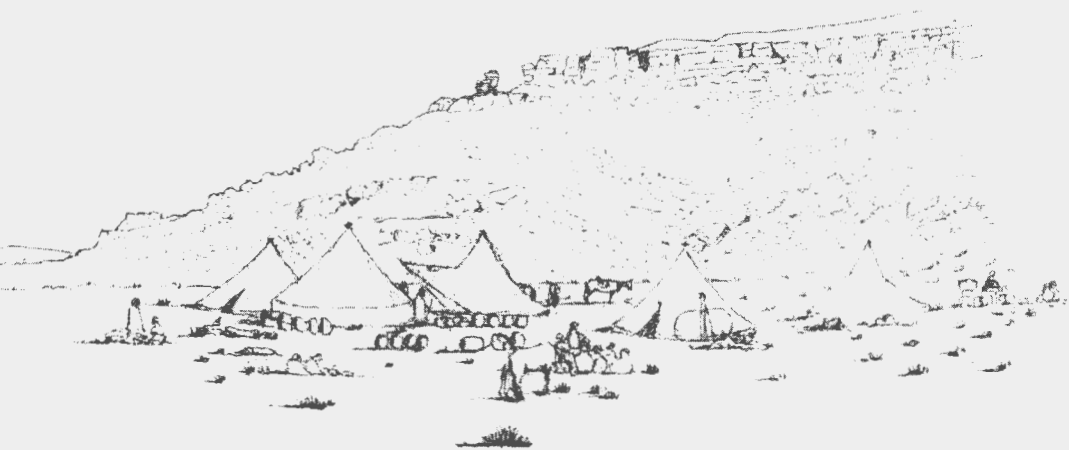
Voici les grandes lignes de l'itinéraire de ce voyage de 1885.

Charles de Foucauld part de Tiaret, aborde l'Atlas saharien à Aflou, fait étape à Aîn-Mahdi, fief de la confrérie religieuse des Tidjani, reste deux ou trois jours à Laghouat et découvre Bériane, première oasis du M'Zab.

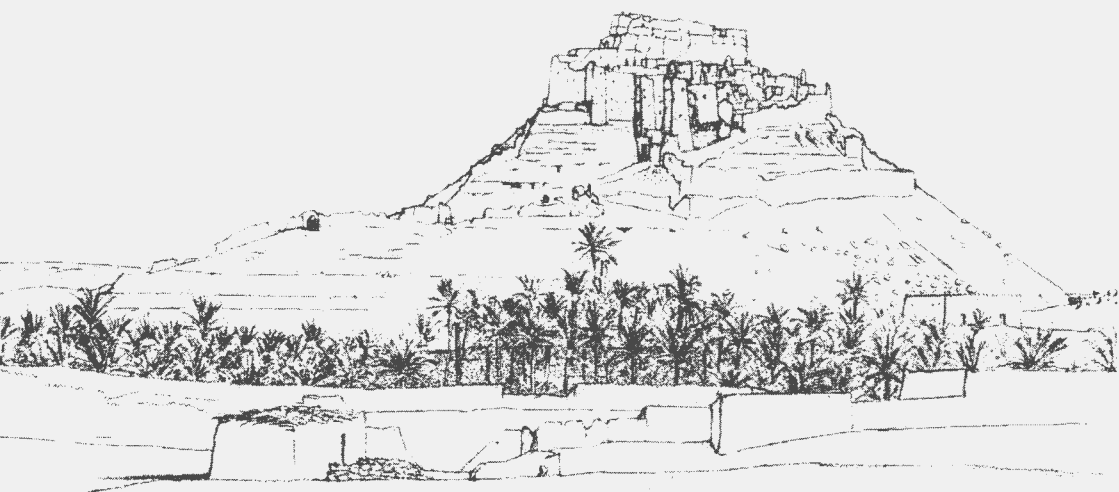


Vue de Bériane vue du chemin de Laghouat 11 Octobre 1885
(région de la chelka)

Marc Franconie, dans la présentation, définit ainsi ces esquisses sahariennes : «Ce n'est certes pas l'œuvre d'un artiste à la recherche de décors pittoresques ou de spectacles curieux. R. Pottier fera du reste remarquer qu'il n'y a qu'un seul dessin, tout au début du voyage, qui soit consacré à la beauté féminine. Ensuite, plus aucun portrait, rien que des oasis ou des paysages. Charles de Foucauld se contente de saisir et de fixer une image, non pas transfigurée ou reconstruite, mais la plus proche de la réalité. Il démontre par son voyage au Maroc et par celui qu'il vient d'accomplir, que seul compte pour lui le témoignage.»

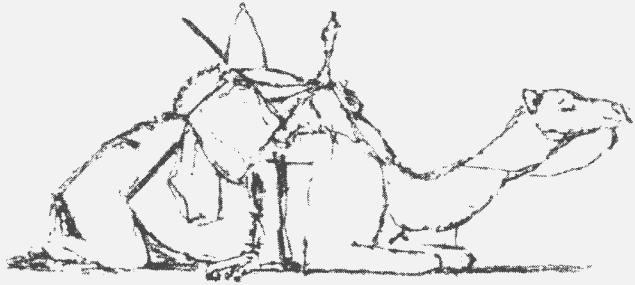


Vue du camp de Tema el auz 3 Octobre 1885
(vignette de Fey)



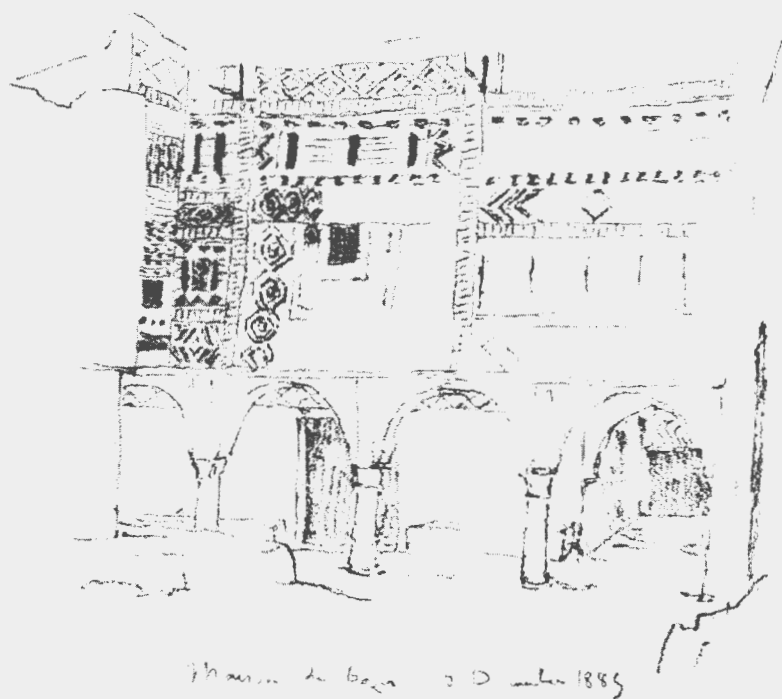
Ya o el goléa 0 Novembre 1885

De Laghouat, il gagne Ghardaia d'où il rayonne à travers le M'Zab. Une colonne militaire partant pour El Goléa, il obtient l'autorisation de se joindre à elle et de poursuivre jusqu'à Ouargla. Après avoir cheminé pendant une quarantaine de kilomètres dans le lit de l'oued El Fahl, il emprunte celui de l'oued Touiel et débouche sur la grande plaine de l'oued Mya. Etape probable à Hassi El Hadjar et arrivée à Ouargla.



Un cavalier du maghzen, que le chef de poste de Ouargla lui a donné pour guide, l'accompagne à travers les palmeraies et les petites cités autrefois fortifiées. Puis c'est Temacine et l'arrivée à Touggourt. Après le départ du cavalier, qui retourne à Ouargla, Charles de Foucauld s'enfonce dans le Souf, guidé par sa seule boussole et par quelques repères de pierre qui jalonnent l'ancienne piste. Après les dernières palmeraies du Souf, il arrive enfin à El-Oued, la «ville aux mille coupoles». Puis il pénètre dans la Régence de Tunis, atteint le chott Djérid puis Nefta, la plus grande oasis de Tunisie.

Au cours de son bref séjour à Nefta, il va visiter Tozeur (ci-dessous), belle et grande palmeraie, la deuxième en importance du Djérid, et ses maisons du XIV^e siècle. Il poursuit sa randonnée par Gafsa et sa casbah du XV^e siècle, El Hamma et ses sources thermales et les sites antiques du sud tunisien, Sidi Aîch, Feriana, Telepte, Haïdra (Amnaedora). Kasserine (Celium) est le dernier croquis du troisième carnet. Charles de Foucauld a alors parcouru près de 2000 kilomètres.



Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

La Branche sciée, par *Andrée Montero*.

L'Harmattan, Paris, 90 F, août 2000. Chez l'auteur, avec dédicace, 100 F (28, rue du Val d'Aran, Les Bahamas, 31240 Saint-Jean).

Un homme et une femme menant, en apparence, une vie paisible, voient leur vie bouleversée par la ressemblance étonnante d'un jeune voisin avec leur fils disparu trente ans auparavant. Ils se posent à nouveau la question : qui a scié la branche de l'arbre sur laquelle leur fils avait l'habitude de grimper, détruisant ainsi l'équilibre de ce domaine du sud de la France ? Ce roman psychologique est, nous a-t-il semblé, dans la ligne, dans l'esprit, du dernier livre d'Andrée Montero, *Le Refus*, distingué par la Société de géographie de Paris (prix Crevaux) et que nous-mêmes avons bien aimé.

C'était l'Algérie heureuse 1915-1965,

par *Fernand Destaing*.

Editions Atlantis, coll. France-Algérie. Geltendorfer Str. 17. D 86316 Friedberg. Septembre 2000, 135 F. Fernand Destaing est né dans le bled algérien comme il le dit lui-même, puis il a vécu à Alger jusqu'en 1965. Professeur à l'université d'Alger, spécialiste des maladies infectieuses et tropicales, il a terminé sa carrière à Dijon. Sa production littéraire était jusque-là le reflet de ses préoccupations médicales : *La Fin des hommes illustres* (Presses de la Cité, 1977), *Ces maladies qui ont changé le monde* (Presses de la Cité, 1978), *La Souffrance et le Génie* (Presses de la Cité, 1980), *Le Pouvoir et la Folie* (Buchet-Chastel, 1993), *Le Crépuscule des Princes* (Buchet-Chastel, 1995). Avec ce livre, Fernand Destaing aborde un tout autre sujet. Écoutons-le : «Mais je voudrais évoquer aussi ma vie d'homme jusqu'en 1965 dans Alger, Alger la Blanche qui demeure

pour moi la plus belle ville du monde. Au total, j'aurai passé cinquante ans sur cette terre qui m'a vu naître. Un demi-siècle d'Algérie que je veux raconter pour laisser à mes enfants des racines profondes. Car ce sont les racines des hommes qui les empêchent d'être mortels. Nos souvenirs de jeunesse demeurent nos vraies richesses, notre plus bel héritage.» Partageons donc avec celui que nous connaissions seulement comme un grand médecin ses années de jeunesse et de bonheur.

Bombonnel, aventurier dijonnais,

par *Yves Cléon*. NEO Editions, 180 F, mars 2000.

On savait Bombonnel chasseur de panthères, grand chasseur admiré par les Arabes pour son imparable coup d'œil et son coup de fusil admirable, mais on ne savait, à part cela, à peu près rien de lui. Yves Cléon nous donne ici une excellente biographie et nous apprenons que notre chasseur de panthères descend d'une lignée de verriers puisque l'un de ses ancêtres alluma les premiers feux de la verrerie Sainte-Anne à Baccarat en 1764. La mort de ses parents lors de l'épidémie de choléra en 1831-1832 l'oblige à partir à Dijon d'abord, où il est apprenti libraire chez un cousin. Mais l'aventure l'attire et c'est l'Amérique à dix-neuf ans, la Louisiane où il fait fortune. Un mariage avec une fille de notables dijonnais ne l'empêche pas de se consacrer à la chasse en Bourgogne mais surtout en Algérie où il peut se mesurer à un gibier digne de lui, aux grands fauves. Il raconte ses chasses dans un ouvrage fameux *Bombonnel, le chasseur de panthères* (1860), participe à la guerre de 1870 et y est décoré de la Légion d'honneur. On a dit que Daudet s'est inspiré du personnage pour son *Tartarin de Tarascon* et que Rimbaud le cite dans le poème *Paris*.

Algérie 1960 : la victoire trahie, par *Nicolas Kayanakis*. Editions Atlantis, coll. France-Algérie, juin 2000, 145 F.

En sous-titre *Guerre psychologique en Algérie*. Nicolas Kayanakis nous donne ici l'histoire de cette guerre parallèle et souterraine, l'arme psychologique destinée à riposter à la guerre révolutionnaire mettant tout en œuvre pour établir la paix en Algérie. Il explique comment cette arme pacifique, au service des forces officielles, a amené une victoire française sur le terrain avec l'aide de la population musulmane, avec les négociations de paix séparée proposées par des chefs FLN jusqu'au moment où le général de Gaulle préféra la négociation avec les chefs FLN exilés à Tunis. Une approche documentée d'une partie essentielle du drame algérien.

Les Volsques en Tunisie, par *André Livolsi*.

Editions des Ecrivains, 147-149 rue Saint-Honoré, mars 1999, 139 F.

A travers les histoires de ses grands-parents à Tunis et que l'on peut situer à la fin du XIX^e siècle, avant le protectorat français, André Livolsi nous fait partager la vie du petit peuple tunisien que traverse la figure haute en couleurs d'un voisin, pirate barbaresque que visitent parfois des êtres mi-bêtes mi-humains. Histoires fantastiques et orientales dominées par les personnalités bien réelles du grand-père cordonnier et de la maligne grand-mère. A leur mort, le petit-fils les cherchera partout jusqu'au jour où il les retrouvera «réincarnés» chez ses beaux-parents, après l'indépendance, perpétuant ainsi toutes les qualités qu'il aimait en eux. «Je suis sûr que leur âme était restée dans le pays qu'ils aimaient tant, dans ce pays où ils sont morts pour revenir par leur esprit avec le corps des beaux-parents... Ils sont désormais hors de ce rivage lointain où Carthaginois et Romains s'affrontèrent jadis sur ces dunes que je n'évoque jamais sans avoir une forte envie de pleurer.»

Les Rivages amers. L'Algérie 1920-1962,

sénaire et textes Evelyne Joyaux-Brédy, dessins Pierre Joux.

Cercle algérieniste d'Aix-en-Provence. Commandes d'albums à adresser à M. J.-M. Creutzer, 14, chemin du Belvédère, 13100 Aix-en-Provence. 80 F + 30 F de frais d'expédition.

Ce cinquième et dernier album d'une série de bandes dessinées se déroule sur une quarantaine d'années, soit

presque le tiers de la présence française en Algérie. Les auteurs de cet album nous expliquent comment au cours des dernières années, celles des «événements» ou de la guerre, les habitants de l'Algérie sont devenus aux yeux de la Métropole des abstractions. Les images que montrent la télévision ou les actualités cinématographiques sont des images de guerre et non de compassion. «Aujourd'hui, devenir une abstraction c'est disparaître du champ de conscience des autres... C'est finalement avoir tort ! Ainsi, contre l'apparence, l'image participe de la difficile rencontre entre la réalité et l'idée, particulièrement en France où le système de pensée prend généralement le pas sur les faits.» Il suffit donc de chasser certaines images des médias pour appuyer une démonstration et effacer les visages douloureux de ceux qui avaient fait le pays. Or, nous disent les auteurs, «nous avons dessiné leurs visages et derrière ces visages les pensées et les vies sacrifiées au sens qui est prêté à l'Histoire». Et le 26 mars 1962 mourut dans la fusillade de la rue d'Isly, à Alger, le dernier des descendants de Guillaume Dieudonné, arrivé à Alger sur le navire *Sphinx* en 1832. Avec lui s'éteint la saga des pionniers racontée tout au long des albums : *Alger 1832, le temps des rencontres, Par l'épée et la charrue, l'Algérie au temps du général Bugeaud, Naissance d'un pays, l'Algérie sous le Second Empire, C'est nous les Africains, l'Algérie de 1880 à 1920*. On sent, dans ce dernier album, *Les Rivages amers*, que les auteurs ont été moins à l'aise que dans les précédents. Il est un fait que c'est particulièrement difficile de raconter un échec après avoir montré tant de belles et bonnes choses accomplies.

Zohra, par *André Dechavanne*. Dessins de Paul

Roussel. Mémoire de notre temps, 1999, 80 F.

L'auteur nous dit : «Ce livre est un roman. Il n'a donc aucune prétention historique quoiqu'il cite des faits réels. J'ai voulu mettre en exergue la façon de penser des descendants des pionniers et décrire le caractère propre des Français du soleil.» A travers l'histoire d'une famille de là-bas, c'est l'histoire des dernières années de l'Algérie française qui nous est contée. Mais aussi l'histoire d'une jeune fille kabyle de quinze ans, Zohra, vendue à un homme vieux mais riche et qui s'enfuit. Elle fera des études grâce à une famille française et deviendra médecin sous le nom de Laurette. Une fiction qui a été inspirée par des faits réels et sert de moteur à une intrigue touchante.

Ouda, princesse marocaine 1532-1591, par

Josée Balagna-Coustou.

L'Harmattan, 1999, 120 F.

Née dans une tribu berbère à Ouarzazate, dans le Maroc du XVI^e siècle où règne la terreur de la guerre et de l'envahisseur, la jeune Ouda aura un destin prestigieux que lui prédit une astrologue juive, amie de sa mère. Elle sera princesse, épouse et mère de deux grands sultans du Maroc. C'est le destin étonnant qui nous est conté ici sur un fond historique très documenté. Mais, en plus des documents authentiques qui structurent cette histoire, l'auteur nous fait partager son amour de la terre marocaine qu'elle sait fort bien raconter : «Le pisé des murs de la casbah... est bleu sur noir. L'eau de l'oued Draa, que cette fin de printemps agite... coule, teintée de ce bleu-gris ardoise des grands fonds marins. Une plage de gros cailloux blancs borde ses deux rives.»

Un prince dans le Maghreb de l'an mil,

Amastan le Sanhagi, par Djamel Soudi.

L'Harmattan, 1999, 180 F.

L'auteur, historien du Maghreb médiéval, docteur de l'université de Paris I, travaille dans un centre de recherches à Alger. C'est en dirigeant le chantier archéologique d'Achir (capitale historique des Zirides) qu'il entreprend la rédaction de ce livre. En début d'ouvrage, une carte nous permet de comprendre ce qu'était le Maghreb au X^e siècle. Sous la forme d'un roman historique c'est, en fait, une véritable et passionnante chronique que l'auteur déroule ici, racontée par un prince de l'an mil : «Alors, j'ai confié mon témoignage afin que la parole des Ancêtres ne s'efface pas, comme s'effacent les traces de pas sur le sable et que les enfants de nos enfants se souviennent de qui ils sont et d'où ils viennent... Mais j'ai aussi écrit cette histoire pour raviver le souvenir d'êtres chers pour qu'une fois encore mon âme s'envole vers ces lieux où je fus heureux.»

Tin Hinan, princesse berbère, par Tony

Cochard.

Editions Jean Curutcher, 2000, 140 F.

L'auteur a vécu une trentaine d'années en Algérie et, semble-t-il, y a laissé une partie de son cœur. Son roman, tout de fraternité, reflète bien ce sentiment

d'aspiration à l'amour, à l'amitié. Le héros, le Lyonnais Renaud, découvrant l'Algérie, est immédiatement conquis. Son destin et celui de l'Algérien Larbi se joignent dans la Mitridja. Mais le Hoggar joue aussi un grand rôle car c'est le pays de Ouardia, la princesse berbère morte mais qui a laissé une fille, Malika. A travers la fiction, un peu utopique mais si belle, on devine la figure de la grand-mère des Touareg, Tin Hinan, et l'on sent cet amour inoubliable du pays qui s'est éloigné à jamais. Seules traces, les amours croisées des enfants.

Emmanuel Roblès, Actes du colloque de Montpellier,

10 et 11 avril 1997, sous la direction de Guy Dugas.

Université Paul-Valéry, Montpellier III, 2000,

120 F.

Tous les amis d'Emmanuel Roblès attendaient la publication des actes de ce colloque qui avait l'ambition de restituer l'homme *tel qu'en lui-même*. Dans sa présentation, Guy Dugas le définit ainsi : «Emmanuel Roblès avait en permanence deux raisons de vivre : l'écriture d'une part, l'amitié et l'amour des siens d'autre part.» Ce volume se présente en deux parties : analyses de ses œuvres et de son écriture d'une part, études sur ses amis connus ou inconnus d'autre part. Pour que le modèle de gentillesse et de générosité qu'il était vive en ces pages. Dans un chapitre de la deuxième partie, j'ai relevé un jugement de Camus sur Roblès qui va tout à fait dans le même sens et qui fut publié à Oran, dans le n° 30 de la revue *Simoun* : «Il y a dans les œuvres de Roblès une brutalité, une vérité ostensible et surtout une générosité qui expliquent leur succès direct et devant lesquelles ne pèsent pas lourd les centaines de romans qui se publient chaque année à Paris... Une œuvre que j'ai vu naître et qui a grandi comme une plante vigoureuse sous les pluies et le soleil africains.» Ce qui caractérisait Roblès, c'était la chaleur humaine qu'il dégageait, cet accent pied-noir qu'il n'avait jamais perdu et qui faisait que partout dans le monde où il allait faire des conférences il rencontrait des compatriotes et échangeait avec eux de vraies paroles d'amitié même si leurs options politiques avaient été bien différentes. Un article intéressant «Roblès sous pseudonymes», que Guy Dugas a présenté, a été une révélation pour moi et, j'imagine, pour bien d'autres de ses lecteurs. Mais ce qui m'a, je

l'avoue, beaucoup intéressée, c'est l'article de René Godenne, «Roblès novelliste». Cela m'a rappelé une conversation fort animée que j'avais eue avec Roblès à propos d'un recueil de nouvelles que je publiais et au cours de laquelle je lui avais un peu reproché de ne pas publier de nouvelles dans sa collection «Méditerranée» au Seuil. J'avais alors découvert combien il aimait la nouvelle en tant que mode d'expression littéraire et que la faute que je lui «reprochais» n'était pas de son fait mais était due au peu d'intérêt que les éditeurs accordaient à la nouvelle.

Le parler des Pieds-Noirs d'Oran et d'Oranie, par *Amédée Moréno*.

Les Vents contraires, 55, rue Louis-Armand, 13797 Aix-en-Provence, Cédex 3. En deux volumes, 165 F le volume + 24 F de frais d'expédition.

L'auteur est né à Oran d'une famille implantée au village des Andalouses, à l'ouest d'Oran, depuis 1840. Il se définit lui-même comme un Pied-Noir de culture et d'expression françaises, pratiquant fervent du culte de la mémoire et de la préservation des racines. Dans la dédicace de son premier tome, Amédée Moréno cite une parole de Saint-Exupéry : «On est toujours du pays de son enfance.» Et l'enfance d'Amédée Moréno, c'est Oran et toute la mémoire du parler de là-bas. Mémoire de parler mais aussi histoires, souvenirs et anecdotes d'une jeunesse heureuse que l'on trouve sous la forme alphabétique. Mais, comme disait Littré, «un dictionnaire n'est jamais terminé», et c'est pourquoi, après avoir publié un premier tome, l'auteur nous en donne un second aussi dense que le premier et qui «représente la synthèse de centaines de lettres et d'observations verbales adressées à l'auteur par des lecteurs... une cristallisation des résurgences de mémoire, assorties d'annotations étymologiques, sémantiques et historiques». L'humour n'est pas absent de ce dictionnaire bourré d'informations et de petites histoires. Même si l'on n'est pas oranais, on apprécie et on sourit.

Bloc-notes des anciens d'Algérie, par *Michel Bonaventure*.

Jean Curutchet, éditeur, 2000, 125 F.

En sous-titre, *Les moments ordinaires d'une toute petite guerre*. Des moments qui font partie de la mémoire collective d'une génération. Des histoires d'hommes, sans

jugement de valeur, sans politique ni polémique, par devoir de mémoire pour ceux qui ne sont pas revenus. En avertissement, l'auteur nous dit : «Ces histoires ne sont pas des actions légendaires... Ces histoires que se racontent les anciens d'Algérie quand ils se retrouvent aujourd'hui constituent leur *chanson de geste*... Marsouins, Paras, Chasseurs, Tringlots, Troufions de toutes espèces se retrouveront dans ces histoires, car ce sont eux qui les ont écrites et racontées. Je n'ai fait que les écouter et les rassembler pour que leurs épouses, leurs enfants et leurs petits-enfants sachent ce qu'ils ont vécu.»

Et nous qui sommes de simples lecteurs, nous sommes émus, angoissés ou amusés à lire ce bloc-notes dont l'authenticité nous touche plus qu'une littérature élabo-
rée. On voudrait tout citer.

Si tu meurs avant moi, je te tue ! Anthologie des expressions pieds-noires, par *Pascale et Léon*

Mazzella

Atlantica, Biarritz, 2000, 89 F.

«Un sentiment d'urgence nous saisit : l'urgence de fixer par écrit des expressions en voie d'évaporation. Urgence en effet car les détenteurs de ce trésor d'expressions luxuriantes et bigarrées, les authentiques gardiens de la mémoire pied-noire ont disparu ou disparaissent peu à peu... Puisse d'ailleurs cette modeste anthologie – qui ne prétend pas, comme toute anthologie, à l'exhaustivité – contribuer à entretenir l'échange d'expressions pied-noires... Les expressions pieds-noires, comme tous les langages du bassin méditerranéen, s'échangent *manuellement*, ce sont des expressions qui ont du corps, une pulpe, du sang, beaucoup de sens et de nuances... Elles ont toutes l'accent, on les énonce avec la voix et on les souligne avec les mains.» En neuf chapitres, le premier étant consacré à l'amour, les auteurs font le tour des thèmes principaux d'une Algérie populaire et vivante. Plus encore que les mots, souvent trop spécifiques, les expressions sont le vrai cœur du langage, et là on se régale.

Que dites-vous de cette affirmation : *Tellement il est petit, quand on le voit, on dirait qu'il est loin ! ou se faire faire des souliers à la glace de Paris, elle a les yeux qui se croisent les bras et aussi Je vais te donner une calbote que le mur y va t'en donner une autre !* A lire un jour de cafard et après on pourra *crier plus doucement*.

Drame du désert

Les criquets

Maxime Rousselle

Maxime Rousselle a rencontré le sud marocain lorsqu'il était médecin de bled¹. Rencontre fertile en événements, graves puisqu'il s'agissait de santé mais aussi plus légers, moins sérieux. Ici il raconte une invasion de sauterelles ou plutôt de criquets car c'est le terme exact qu'emploient les scientifiques. Véritable fléau, le nuage de criquets ne laisse après son passage que ruines et désolation.

L'été était déjà bien installé quoique nous ne soyons qu'au début juin.

Nous sommes en tournée dans le sud du Tafilalet, quelque part entre Fezzou et les Maïders. Pour ceux qui aiment les paysages minéraux, sans le moindre couvert végétal pendant des kilomètres, c'est le paradis. On ne trouve même pas là les fameux champignons de Bou Amama. De temps à autre, pourtant, un «roustonnier», cet arbre d'un vert tendre aux fruits évocateurs, surprenant dans cet univers de sécheresse, ou un éthel (Tamarix) poussiéreux.

Il fait une chaleur écrasante, le reg, à l'horizon, ressemble à une plaque de fonte noire chauffée qui rayonne et fait danser les couches d'air au ras du sol. Dans ces conditions, les lèvres se gercent vite, se craquellent et les narines desséchées laissent passer un air qui semble rugueux, râpeux. En face de nous une gara, vestige d'un plateau disparu, se détache sur le ciel d'un bleu si pâle, si léger, qu'on dirait que sa vraie couleur a déteint sous l'intensité du soleil. A droite, barrant l'horizon, une colline de roche noire ressemble à un bourricot couché sur le flanc.

1. Maxime Rousselle, *Médecin de bled*. Préface de Michel Jobert. Bordeaux, 1990.

– *Handek el haq, Si roubib*, approuve le moghazni, d'ailleurs il y a, du côté de Taouz une montagne qu'on appelle «*amadel agbrioul*», le versant ou le flanc de l'âne.

A midi notre petite caravane de Land-Rover s'arrête dans une gorge, au pied d'une falaise tournée au Nord dont la courte ombre portée va nous permettre de casser la croûte «au frais».

Chacun sort, qui sa boîte de thon à la tomate, qui sa langue en gelée (devenue langue dans son jus!), et son thermos de fraîcheur ou de café.

Les Marocains s'éloignent et vont se coucher à l'ombre pour dormir un peu, mais surtout pour ne pas nous voir manger, car c'est encore le Ramadan.

Nous n'avons pas rencontré grand monde depuis notre départ d'Alnif. Seulement un garçonnet qui poursuit une demi-douzaine de dromadaires faméliques. Mais personne depuis au moins soixante kilomètres. En dehors de nos voix qui résonnent entre les parois rocheuses, c'est le silence total. La nature semble muette, anéantie par la chaleur. Un petit oiseau tout noir sautille de pierre en pierre à moins de cinq mètres de nous.

Tout à coup, cristallin, inattendu pour le moins, un coup de sonnette de bicyclette nous fait sursauter. Un vélo à guidon de course retourné, menaçant comme une paire de cornes de toro bravo, apparaît monté par un jeune blédard, un vaste sourire aux lèvres.

– *Bojor!* clame-t-il en essayant de faire un salut militaire au risque de déraper sur les petits cailloux, noirs et luisants du reg, roulant sous les pneus.

Sur le porte-bagages un paquet où on reconnaît une djellaba roulée, une outre en peau de bouc et sur le tout une paire de chaussures, car notre homme pédale pieds nus. Pendu au guidon, un sac en feuilles de palmiers tressés contient quelques dattes et deux kesras.

La conversation s'engage :

– *Fain radi?* Où vas-tu ?

– M'Fis, à la mine.

Il n'est pas près de son but, encore au moins cent kilomètres, à travers le désert.

Et il nous explique qu'il vient de Ouarzazate où il a laissé sa famille et retourne travailler à la mine de plomb. Qu'il fait ainsi le trajet (environ trois cents kilomètres) plusieurs fois par an.

– D'habitude je roule la nuit, mais je suis en retard... Et c'est dur à cause du Ramadan.

La résistance physique, le sens de l'orientation (notre mineur n'a aucune carte) et la sobriété de ces gars-là n'ont pas fini de m'étonner.

– Pourquoi ne prends-tu pas plutôt un chameau qu'une «*bouch-clitt*» (bicyclette)?

– Et qui va le surveiller pendant que je travaille à la mine? Le «*filo*» (vélo) ne mange pas, ne boit pas et reste là où on le laisse...

On n'arrête pas le progrès!

Dans l'après-midi, quelques nuages de sauterelles nous survolent. L'un d'eux, plus impor-

tant que les autres, couvre le ciel sur une grande étendue et nous plonge dans l'ombre, comme un gros cumulo-nimbus avant l'orage.

– Les récoltes sur les maïders vont être mauvaises cette année, remarque le moghazni qui nous accompagne. Ces sales bêtes vont tout bouffer. Dommage il y avait eu de l'eau dans les oueds.

La réunion de l'oued Ziz et de l'oued Ghréris forme une vaste plaine horizontale que les crues des oueds fertilisent, à la manière des débordements du Nil en Egypte.

Les gens des tribus voisines se tiennent au courant et viennent alors, en nombre, partager les terres (qui n'appartiennent à personne en temps normal). Ils les labourent, y sèment et... espèrent une récolte au début de l'été; celle-ci est parfois très bonne, supérieure à celles qu'ils font dans les champs non irrigués autour des ksour...

Le soir nous arrivons, pour y dormir, à Hassi Remlia, petit groupement de quelques maisons, qu'on ne peut appeler ni un douar ni un ksar. Seulement quelques habitations en terre, entourées d'un minuscule jardin planté d'abricotiers donnant ces petits fruits qu'on appelle mech-mech. Toute cette maigre vie n'est possible que par la présence d'un puits. Une jeune femme, toute voilée de noir, puise de l'eau avec un seau en caoutchouc et une corde.

Tout le monde se précipite, car nous n'avons rien bu depuis midi (et les quelques Marocains qui sont avec nous, rien depuis le lever du jour; le crépuscule est là, il est donc licite de rompre le jeûne).

La femme abandonne la place, et s'enfuit en tenant, serré entre ses dents, un pan de son voile rabattu sur son visage.

L'adjudant Chaoui, chef du poste et du maghzen méhariste venu à notre rencontre, s'amuse de voir ma façon maladroite de tirer l'eau :

– Eh! Toubib, faites attention. Il faut toujours mettre un pied sur le bout de la corde. On ne sait jamais, si elle tombait au fond cela serait bien compliqué d'aller la chercher...

L'eau versée dans nos quarts n'est guère engageante. Elle est légèrement trouble, mais surtout il y flotte quantité de poussières, de poils d'animaux... Si bien que nous préférons attendre qu'on l'ait transformée en thé pour boire... Bouillie, il y aura moins de risque.

La nuit est complètement tombée, tandis que tout le monde se rassemble, dans une des maisons, autour d'une harira de quelques dattes et de lait caillé (drôle de goût, peut-être du lait de chamelle?).

Puis nous nous retrouvons tous dehors où, armés d'une casserole, d'un vieux bidon et d'un bâton, nous nous mettons à faire un vacarme incroyable. Tous les hommes disponibles et même les femmes, qui en oublient de se voiler la face, essayent d'empêcher un gros vol de criquets de se poser.

– Il faudrait allumer un grand feu, dit un quidam, mais nous avons si peu de bois et il faut aller le chercher si loin...



Les villageois s'emploient à rassembler les jeunes criquets dès leur naissance pour les écraser avec des branches de laurier.

de cauchemars où d'énormes mandibules surmontées de gros yeux à facettes, s'avancent, s'avancent, menaçantes... vers de tout petits dormeurs...

Au lever du jour, les criquets sont partis. Il n'y a plus une seule feuille sur ces arbres si verts encore au coucher du soleil, hier soir. Il n'y a plus même d'écorce autour des troncs, le bois tendre, brillant apparaît. Beaucoup de ces abricotiers sont sans doute irrémédiablement perdus. Petite consultation en plein air avant de reprendre la route vers Taouz en suivant le cours incertain de l'Oued Ziz.

Les vols de sauterelles deviennent de plus en plus denses. Ces bestioles s'envolent de tous côtés, on en écrase des milliers sous les roues des Jeeps. Les moteurs chauffent, il faut s'arrêter pour brosser, gratter les radiateurs encrassés par tous ces insectes agglutinés. Les pare-brises recouverts d'une bouillie jaunâtre, grasseuse, formée de corps écrasés et d'ailes collées doivent être nettoyés tous les quarts d'heure.

A Taouz petite consultation et retour précipité vers Erfoud. Le médecin-ophtalmologiste a téléphoné me demandant de revenir assez vite. Il y a eu un accident sur la route de Rissani et il ne sait que faire de toutes ces fractures !

Le criquet migrateur

Les criquets tombèrent sur la terre d'Égypte et toutes les plantes furent dévorées et de même tous les fruits que la grêle avait épargnés, de sorte que dans toute l'Égypte il n'y eut plus la moindre verdure qui subsistât dans les champs.

Ancien Testament

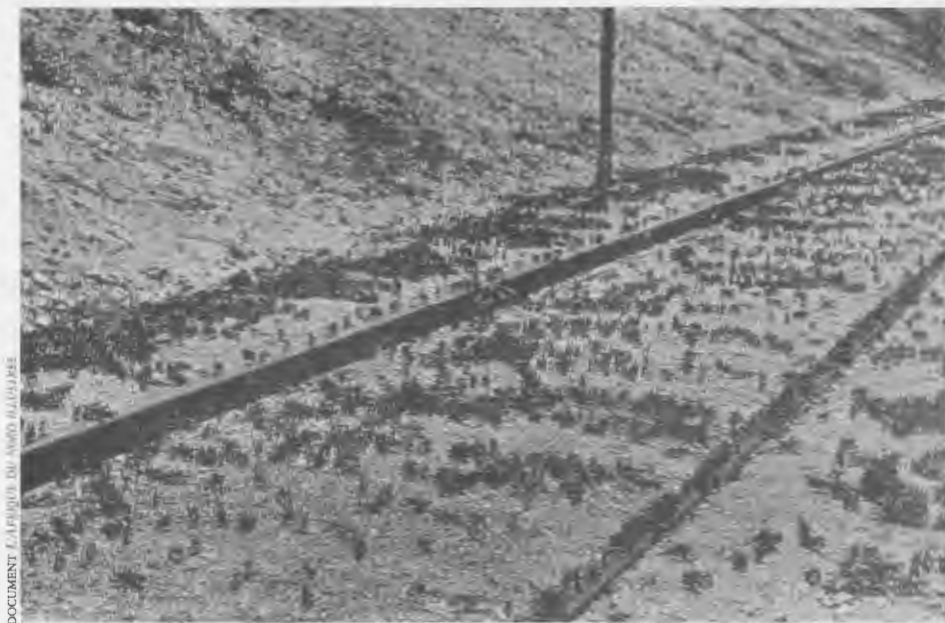


Au pied des dunes de Taouz le chergui, ce pénible vent d'Est, né dans la matinée, lève la poussière de sable, ce «trab djoun» qui pénètre partout. On en croque, on en respire. Ajouté aux criquets, par endroits, on ne voit pas à cinquante mètres.

Sur le reg la voiture soulève des nuages de sauterelles qui partent de part et d'autre comme des gerbes d'eau dans un gué d'oued.

Amerzouga, ce grand lac qui, il y a deux mois, était encore rempli du trop-plein du Ziz, est maintenant réduit à quelques grandes flaques d'où émergent les palmiers les plus chanceux. Sur ses bords, une douzaine de cigognes font un véritable festin de criquets tandis que dans les dayats (mares) résiduelles une trentaine de flamands roses, indifférents à cette manne d'insectes, continuent imperturbables à fouiller la vase de leurs becs recourbés, avant de s'élancer vers le nord, peut-être vers l'Espagne ou jusqu'en Camargue.

Plus loin, sur la piste, près de Rissani, nous rencontrons une caravane chargée de volumineux colis.



DOCUMENT. L'AFRIQUE DU NORD ALGERIENNE

Vol de sauterelles sur une ligne de chemin de fer.

La femelle criquet (à droite) pond une grappe de 70 à 90 œufs, puis meurt. L'éclosion aura lieu, selon la température, de dix-sept à vingt-quatre jours plus tard.



DOCUMENT L'AFRIQUE DU NORD ILLUSTRÉE

— Ces sacs sont pleins de *jrada* (de criquets) qu'ils vont vendre sur les souks. Vous savez, docteur, c'est très bon grillé ou même bouilli...

Le soir, il faut encore aller à un de ces interminables dîners protocolaires. Cette fois c'est chez un Chef de poste, très sympathique, dont l'épouse est d'un snobisme difficilement supportable.

Elle ne parle du petit âne de son fils qu'en disant le «poney»...

— Oh! chers amis, je vous ai réservé une surprise. Ce soir nous avons des truffes et une soupe originale, mais je ne vous en dis pas plus.

Mais les truffes n'étaient que des *terfas*¹ littéralement incrustées de sable, craquant sous la dent... et dans la soupe nageaient... des criquets, pas plus agréables à la vue qu'au goût!

— Vous n'aimez pas ça, docteur?

— Non merci, pour aujourd'hui j'en ai déjà eu une indigestion... ■

1. Truffes blanches qui se développent dans les terrains sableux.

Par vents et par mots, le désert

On ne peut parler de désert sans voir aussitôt se former une caravane : chameaux (en réalité des dromadaires à une seule bosse) de selle et de bât avec leur chargement ou le *bassour* (construction légère où se tiennent femmes et enfants), mehari des Touareg, marchands et nomades réunis pour traverser les zones sahariennes : l'*erg* et ses dunes, l'interminable *hammada*, plateau monotone et rocheux, le *reg*, caillouteux et redoutable, le *feh-feh*, mélange de sable et de cailloux où l'on s'enfonce facilement, une *gara* (pluriel *gour*) que l'on aperçoit de loin en loin, butte conique au sommet tronqué témoin d'un ancien relief érodé. Parfois victime de mirages trompeurs, la caravane fait enfin halte dans une oasis, auprès d'un puits et se hâte de monter les *khaimas*, la tente en poil de chameau.

Les vents

Le *chergui* et la *guebli* sont des vents chauds, de dénomination locale, le *chergui* est marocain, c'est un vent d'est comme le *guebli* en Tunisie.

L'*harmattan* est une variété de *sirocco* très chaud et très sec qui se fait sentir au sud du Sahara venant de l'est.

Le *khamsin* est une variété de *simoun* chargé de poussières qui souffle sur l'Égypte durant une cinquantaine de jours entre avril et juin.

Le *simoun* est un vent essentiellement désertique, chaud et sec, qui souffle sur l'Arabie, la Mésopotamie, le Sahara.

Le *sirocco* vient du sud, sud-est, en direction du littoral, il est extrêmement chaud et sec. Il souffle par périodes consécutives de trois jours, six jours ou neuf jours.



A signaler le travail, encore inédit, de Marcel Pouger : *Anthologie encyclopédique des mots et expressions pieds-noirs*.

Les mots de l'eau

bir : le puits (pluriel : *biar*).

chott : lac d'eau salée, au Sahara les *chotts* sont recouverts d'une croûte saline.

chadouf : système composé d'une perche, d'un côté une corde et une grosse pierre, de l'autre une *guerba* : (outré en cuir) au bout d'une corde pour puiser l'eau dans le puits.

daïa : cuvette où se ramassent les eaux de pluie ou de ruissellement.

foggara : suite souterraine de puits reliés par une galerie voûtée ; à l'inverse l'*ogla* réunir en surface des puits peu profonds.

norïa : système d'irrigation, à godets fixés sur une chaîne sans fin, entraînée par un tambour mû par des animaux, âne, mulet ou chameau ou, plus récemment, par un moteur.

sebka : c'est le fond d'une dépression, un lac d'évaporation sans écoulement vers la mer ; au Maroc, ce sont les *merjas*.

séguia : canal d'irrigation qui court dans les oasis et que l'on ouvre ou que l'on ferme selon les besoins.